

L'EXPRESS de LYON

ILLUSTRÉ

Imprimerie de l'Express de Lyon.

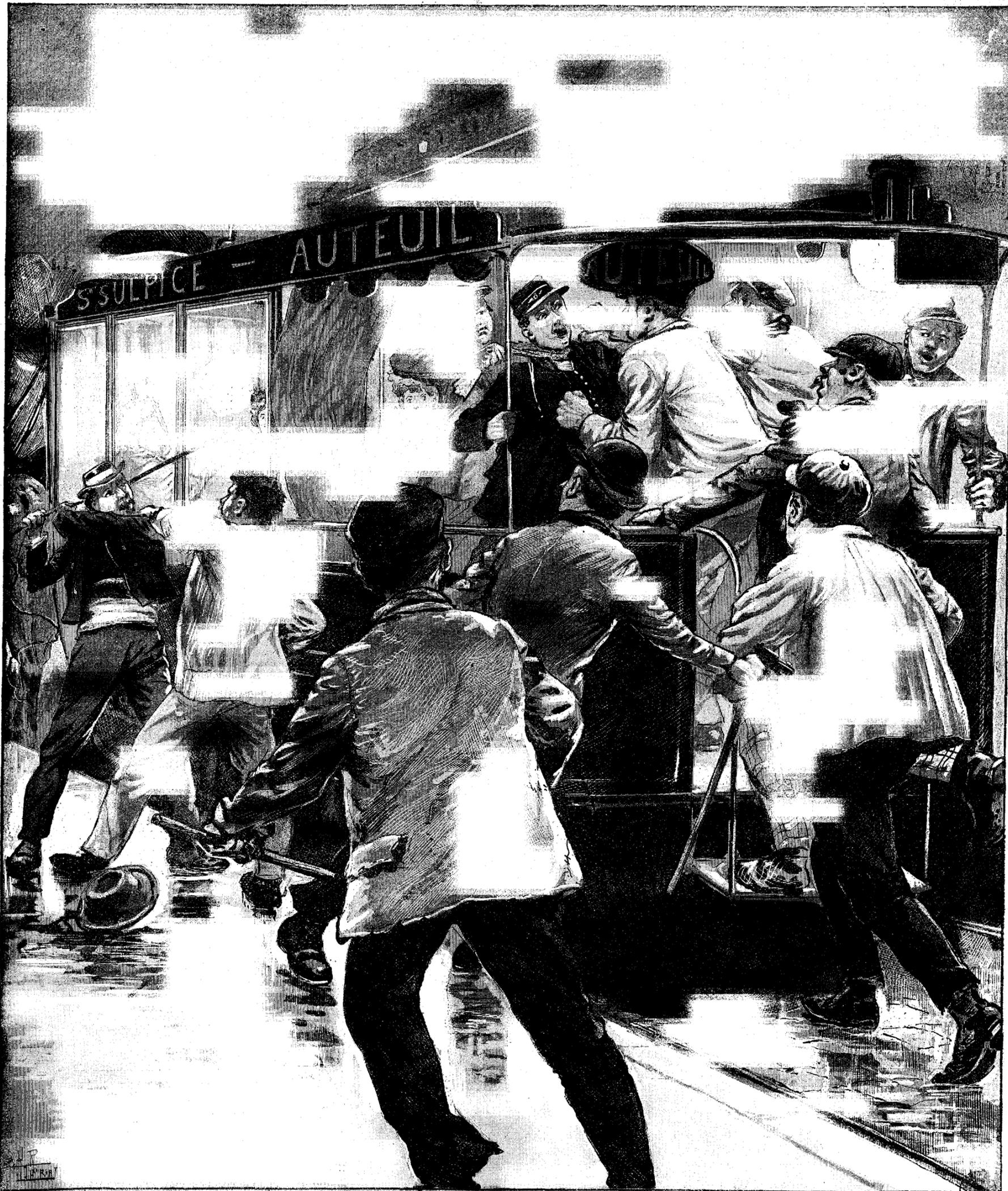
ABONNEMENTS
LYON ET DÉPARTEMENTS

Un an	8 fr.
Six mois	5 fr.
Trois mois	3 fr.

Un an : 1 fr. pour les abonnés d'un an à l'Express de Lyon

PARAISANT LE DIMANCHE
ADMINISTRATION : 65, rue de la République, LYON

4^e Année N° 43.
Dimanche 28 Octobre 1900.



Audacieux malfaiteurs
Un tramway attaqué en plein Paris

RÉSUMÉ DE LA SEMAINE

Les nouvelles de l'Afrique du Sud, rares et à peu près insignifiantes pendant la durée de la période électorale anglaise sont maintenant plus nombreuses et plus intéressantes.

C'est un résultat qu'il était facile de prévoir. Le succès du gouvernement étant acquis, il n'est plus nécessaire de se gêner pour faire connaître la vérité au pays. On y met bien encore quelques ménagements, mais il semble que c'est seulement pour la forme, et par un reste de pudeur.

Quoi qu'il en soit, ce qui ressort avec évidence du texte même des communications de Lord Roberts, c'est que l'armée britannique, si nombreuse qu'elle soit, est impuissante à briser la résistance acharnée des débris des armées boers. Si l'on veut bien se rappeler qu'il y a un mois environ, tous les journaux annonçaient la fin de la guerre et déclaraient que seules quelques bandes de maraudeurs mal équipés tenaient encore la campagne, on pourra s'étonner de voir que l'opinion publique anglaise ne manifeste aucune surprise et accepte sans récriminer la mystification audacieuse dont elle a été victime.

Mais l'aveuglement des foules est sans limites. Les électeurs qui viennent de donner carte blanche au ministère et d'absoudre toutes les fautes passées, ne voudront pas se déjuger du jour au lendemain et préféreront rester dans une erreur à demi volontaire plutôt que de s'avouer qu'on les a bernés, comme des enfants.

Mais ceci ne change rien à la situation vraie. On reconnaît au jour d'hui que les hostilités continuent, que la pacification des deux pays conquis est loin d'être réalisée, et que l'œuvre d'organisation dans l'Afrique du Sud n'est même pas ébauchée.

Qui pourrait dire combien de mois et peut-être d'années passeront avant que le gouvernement anglais soit en état d'imposer une administration nouvelle dans le pays qu'il se flattait d'avoir réduit? En dehors de la portée des canons et des fusils, tout échappe au contrôle et à l'autorité de l'Angleterre. La haine des Afrikanders et des Boers pour les envahisseurs est plus vive que jamais, et l'irréductible hostilité des deux races s'accuse plus forte, plus ardente et plus implacable de tout le sang inutilement versé dans cette guerre sans merci.

Il faut souhaiter que la question chinoise se résolve rapidement, mais on doit reconnaître que pour le moment les négociations semblent subir un temps d'arrêt. Faut-il attribuer l'impuissance de la diplomatie aux divergences de vues des puissances dont les intérêts ne sont pas absolument identiques ou à la supériorité des Célestes, qui ne sont jamais à court de ruses et de procédés dilatoires?

Peut-être les deux causes concourent-elles au résultat final.

Les difficultés à vaincre sont, il faut le reconnaître, nombreuses et considérables. Mais il est probable que la solution en serait singulièrement facilitée si les plénipotentiaires des puissances entraient en relation directe avec le gouvernement chinois. Cette fuite de la cour dans les provinces de l'intérieur, où elle peut agir sans contrôle est une suprême habileté. Elle permet de gagner du temps, de semer entre les alliés des ferments de discorde, peut-être aussi d'organiser une force armée dont on jettera la menace dans les négociations futures.

Tant que les puissances n'auront pas exigé et obtenu la discussion directe avec le gouvernement et la cour, aucune des concessions obtenues ne pourra être regardée comme définitive.

Nous connaissons déjà les agents cyclistes et, depuis l'Exposition, les agents plongeurs. Mais il est une variété de police inconnue encore dans la plupart des pays et dont Stockholm a la primeur. Il s'agit d'agents ratiers.

A la suite d'une pétition monstre signée par les habitants de la capitale suédoise, la municipalité a décidé la création d'une « milice ratière ». Tel est le nom donné à ce corps d'agents spéciaux qui doivent faire exclusivement la chasse aux rats et se désintéresser des malfaiteurs.

Il paraît que depuis quelque temps, Stockholm est littéralement infesté par une armée de rats. La taille de ces animaux dépasse sensiblement les proportions de la race ordinaire, et leur audace est telle qu'il devient dangereux de laisser seuls les enfants en bas âge. Les adultes même ont dû en certains points abandonner les rez-de-chaussée que les rongeurs envahissent en plein jour. Les petits animaux domestiques n'ont trouvé aucune grâce devant ces hordes affamées,

et une quantité considérable de chats ont succombé sous le coup d'ennemis qu'ils étaient habitués à vaincre. Est-ce que nous allons assister à un renversement des rôles? La question a une certaine importance. On sait, en effet que, depuis deux ans, on multiplie les précautions dans les principaux ports européens pour se garantir contre la visite redoutable et toujours imminente de la peste asiatique. Or, il est aujourd'hui démontré que les rats jouent un grand rôle dans la propagation et la dissémination du terrible fléau. Il importerait donc de ne pas se trouver pris au dépourvu en face du danger.

Est-ce pour répondre à cette préoccupation qu'on vient de fonder aux Etats-Unis dans l'état de Wyoming une ferme réservée à l'élevage exclusif des chats? Cette industrie inédite vient à point donné et sera peut-être un jour appréciée autrement qu'une fantaisie. En attendant, il existe là, paraît-il, la plus nombreuse variété de chats que l'on puisse imaginer. Depuis le chat ordinaire jusqu'au Maltais, jusqu'à l'angora, avec sa longue et épaisse fourrure, et même au chat sauvage, on trouve tout ce qu'on peut désirer dans la ferme américaine du Wyoming.

Le prix d'un angora et d'un chat tigré varie de 15 à 20 dollars. Un jeune Maltais vaut 1 dollar dès qu'il ouvre les yeux; quant au chat sauvage, il atteint des prix tout à fait fantastiques. Le fermier possède aujourd'hui pour une dizaine de millions de dollars de chats. Il s'était surtout adonné jusqu'ici à l'élevage des animaux de fantaisie, mais en présence des besoins nouveaux, il se propose d'obtenir des sujets utiles, et plus spécialement des ratiers.

Espérons qu'il réussira dans son entreprise.

Pourvu que, de leur côté, les rats ne se mettent pas à la hauteur des circonstances et n'arrivent pas à surpasser leur ennemi en vigueur et en férocité!

NOS GRAVURES

ATTAQUE D'UN TRAMWAY EN PLEIN PARIS

Un fait inouï s'est produit tout récemment à Paris : un tramway a été attaqué tout comme au temps des anciennes diligences par quinze brigands qui, après avoir assommé le cocher et le conducteur ont emporté la recette.

Cette audacieuse tentative a eu lieu à une heure où les passants sont encore nombreux et où la lumière électrique inonde la capitale.

Sans l'arrivée des gardiens de la paix, les malfaiteurs auraient du même coup assommé et dévalisé les huit ou dix voyageurs qui se trouvaient dans la voiture.

C'est le petit tramway de Saint-Sulpice-Auteuil qui a été le héros de cette aventure. L'attaque eut lieu sur le boulevard Garibaldi. Les malandrins voulurent arrêter d'abord le cheval, puis ils prirent d'assaut la plate-forme d'arrière. Le malheureux conducteur, qui se nomme Baup, voulut s'opposer à l'invasion, mais un coup de canne l'étourdit.

Les voyageurs, ne comprenant rien à cette lutte, ouvrirent toutes grandes les fenêtres et se mirent à pousser des cris. A l'arrivée des gardiens, les filous décampèrent, mais pas assez vite cependant et l'un d'entre eux tomba entre les mains de la police.

LA FÊTE DES VENDANGES A L'EXPOSITION

Plusieurs fêtes superbes auront marqué les derniers jours de l'Exposition Universelle.

La plus remarquable et la plus réussie aura été la fête des vendanges organisée par le Commissariat général, et qui a occupé la soirée du 15 et toute la journée du 16 octobre.

Le cortège des vendangeurs, fort pittoresque a particulièrement recueilli les applaudissements de la foule. En tête s'avançaient des tambours de ville, des trompettes antiques et un crieur public annonçant le ban des vendanges.

Puis venaient Silène sur un âne entouré d'un groupe de bacchantes, Bacchus sur son tonneau avec des porteurs et des faunes. Après la mythologie, l'allégorie, avec les groupes et chars des vins étrangers et des vins français.

Le cortège comprenait ensuite des vendangeurs, hommes et femmes, porteurs de hottes, des musiciens, des ânes porteurs de paniers, etc.

Des danses locales et des farandoles ont eu un vif succès.

Tout le monde, du reste, s'est accordé pour constater le vif succès de cette fête très bien conçue et qui empruntait un nouveau charme au cadre admirable dans lequel elle s'est déroulée.

PAMÉLA A L'EXPOSITION

Ce soir-là, l'excellent Traufière quitta, en hâte, le rond-de-cuir municipal, que depuis vingt ans, il aplatit consciencieusement en qualité de sous-chef de bureau, à l'Hôtel de Ville.

Il était joyeux; coup sur coup, d'heureuses nouvelles lui étaient venues, dans la journée. Son livre, *Rien n'est si beau que la Famille*, étude de morale sociale, lui valait : un prix de l'Institut des départements, une médaille d'argent, grand module, de la Société d'encouragement à la vertu, les palmes de l'Académie nationale, et le grand diplôme de la Ligue pour la répression de la dépopulation en France.

— C'est trop de bonheur à la fois, se disait-il. Et tout en pensant :

— C'est ma femme qui va être contente !

Il marchait d'un pas alerte, comme s'il avait peur de n'arriver pas assez tôt pour lui faire partager sa joie.

Il prit à peine le temps de déposer la becquette conjugale traditionnelle sur les joues tremblotantes et pourprées de la douce et grasse Philomène, et lui narra les bonnes aubaines qui lui advenaient. Modèle des épouses, puisque Traufière jubilait, Philomène jubila. Quand ils eurent congrûment jubilé :

— Ecoute, Julot, dit l'épouse au mari, voici ce que je viens de recevoir !

Et elle lut :

« Châtillon-la-Pisserotte, 15 août.

« Cher cousin,

« Quand la cousine Philomène est venue, l'an dernier, passer trois jours à la maison, elle nous a appris que vous seriez bien aises de nous voir, à l'Exposition.

« Elle nous a dit aussi que vous pourriez nous offrir la table, mais pas le gîte, vu le manque de literie, et que vous êtes logés petitement.

« La présence est donc pour vous faire savoir que nous allons bientôt vous procurer le plaisir de nous avoir, puisque nous nous embarquons demain pour la grande ville, moi avec Pamela.

« Pour quant au coucher, ne vous en tourmentez pas; nous avons fait ce qu'il faut pour arranger les affaires.

« Pendant que nous serons chez vous, nous en profiterons pour finir le marché de la petite maison que vous voulez qu'on vous vende pour vous retirer dans le pays.

« Cher cousin et chère cousine, vous ne nous attendez peut-être pas sitôt; mais c'est vu l'état de Pamela que nous sommes obligés d'avancer notre voyage.

« Elle vous embrasse comme moi, et à bientôt l'avantage de nous voir.

« Sosthène Balourdin. »

— Et moi qui entre en vacances demain ! En voilà une tuile ! s'écria Traufière, avec l'accent consterné d'un malheureux qui verrait un toit tout entier s'effondrer subitement sur sa tête.

— Que veux-tu, mon pauvre Julot, lui dit Philomène, faisons bonne figure aux Balourdin, à cause de la famille, de ce qu'ils pourraient dire au pays, et de la petite maison dont tu as tant envie.

— Si encore ils venaient la tenue ! Mais des rustres, des gens grotesques à sortir !

Il faut savoir que Traufière, quoique brave homme, était affligé de cette fierté pédantesque, qui donne, à nombre de nos bons bureaucrates, un air d'être empalés sur une dignité rugue, et pointue comme une feuille d'émargement roulée en cornet.

Aussi demeurait-il épouvanté, sidéré, à l'idée d'être rencontré au passage, par quelqu'un de ses chefs de service, en compagnie du cousin Sosthène avec sa redingote et son chapeau d'outre-tombe, et de la cousine Pamela, avec sa démarche de paysanne lourdaude, son parler traînard et bêta, sa robe démodée et défranchie, sa coiffe monumentale.

Il en était là de ses tristes réflexions, lorsqu'un coup de sonnette violent fit tressailler les Traufière et frémir les serins qui pépiaient dans leur petite cage. Philomène eut à peine le temps d'ouvrir, que Sosthène Balourdin, en personne, se précipitait dans l'antichambre, qu'il emplissait de sa grosse voix et de son gros rire.

Il se couvrit, à les rompre, les bras de Traufière, embrassa à pleines lèvres la bonne Philomène, posa son panier, son chapeau, sa redingote, son gilet, et redescendit l'escalier, quatre à quatre, en leur criant :

— Attendez, j'ai encore quelque chose à monter. J'ai laissé ça dans le bas; c'est Pamela qui le garde; elle va venir avec moi.

Quelques minutes passées, les Traufière ahuris, entendaient, sur les marches, grincer les clous à bêquets des soutiers de Sosthène; l'escalier geignait sous son pas, pesant comme celui d'un porte-faix qui plie sous une lourde charge.

On aurait dit un démolisseur qui débusquait au tournant de l'escalier. Balourdin avait sur le dos un de ces énormes matelas de campagne, roulé avec des ficelles, et d'où débordaient mollement un traversin, des oreillers, un couvre-pieds.

Derrière lui, Pamela grimpa péniblement, obligée, à toutes les deux ou trois marches, de s'arrêter pour souffler, monstrueuse et proémi-



nente, sous sa jupe campagnarde et son châle suranné, qui bouffait grotesquement. Elle avait la face bruniâtre comme une feuille de vigne, et masquée de ces maculatures terreuses, qui sont comme la rouille de la maternité.

— Voyez-vous, ma cousine, criait Balourdin, on va pouvoir s'arranger pour le gîte. Vous nous ferez un lit par terre, dans un coin de la salle à manger ou de la cuisine.

Après les congratulations d'usage, Pamela s'était affalée sur une chaise et débailait son panier, d'où sortirent successivement une livre de beurre, deux douzaines d'œufs, une boîte de sardines, une bande de lard et un énorme quignon de pain bis. « de ce bon pain de Châtillon-la-Pisserotte, qui reste frais au moins quinze jours, du pain comme on n'en mange pas à Paris », disait-elle avec orgueil.

Le chemin de fer, la fatigue, la chaleur, les avaient assommés; on dina vite, on se coucha en hâte, après être convenus que le lendemain, le cousin Traufière promènerait les Balourdin à l'Exposition.

Des le petit jour, ceux-ci déambulèrent à travers la maison, impatients de partir, comme s'ils craignaient de n'avoir pas le temps de tout voir, réveillant les voisins, et obligeant les Traufière à se lever pour les faire déjeuner.

On se mit enfin en route. Le sous-chef de bureau partait sans enthousiasme, comme honteux de commettre son impeccable correction en aussi rustaude compagnie. Il leur fit prendre le bateau, où, à cette heure matinale, ne voyagent que des ouvriers, de petits employés, mais pas encore les messieurs de son rang, qui ne vont au bureau qu'à dix heures.

Il espérait ainsi éviter le ridicule. Mais il avait compté sans ses hôtes.

Les commis, les petits trotteurs, les loustics d'atelier commencèrent à se lancer des oïlades malicieuses et à rire en dessous, derrière leur journal, en apercevant Pamela, qui sur la banquette, balançait ses jambes en cadence d'une manière ridicule, et qui disait à Traufière :

— Ne faites pas attention, mon cousin; le bateau c'est comme le chemin de fer; ça marche si doucement, que ça vous donne des picotements.

Traufière fumait rageusement des cigarettes et se plongeait dans la contemplation des quais, pour se donner une contenance. Mais l'impitoyable Pamela le harcelait de ses réflexions incongrues :

— C'est-il bien aussi creux que la Pisserotte, cette rivière-là, mon cousin? Si ça allait au fond, est-ce qu'on pourrait se noyer, mon cousin? Tiens, là-bas, un monsieur qui a une décoration comme vous, mon cousin?

Aux escales, en se quittant, apprentis et trotteurs se criaient d'un air gouaillier : « Oui, mon cousin ! Sur que oui, mon cousin ! Au revoir, mon cousin ! »

Tout le monde se traitait de cousin sur le bateau, Traufière souffrait le plus horrible des supplices qui puisse être infligé à un fonctionnaire soucieux de sa propre considération et de celle des contribuables.

— Au moins, pensait-il, cela va finir quand nous débarquerons.

Il les connaissait mal. Sosthène était un paysan suffisant, gonflé de lui-même, parce qu'il avait, en gratiant sou à sou, miette à miette, ajouté vingt arpents de terre aux vingt quartiers de paysannerie qu'il tenait de la proactive dynastie des Balourdin. Il jalousait, dédaigneusement, le citadin, la ville.

— A Paris, disait-il, tout haut, vous en avez encore, mon cousin, qui croient que les pommes, les poires, les prunes, sont fabriquées par les femmes de la campagne, dans des usines appelées fruitiers, et que les croissants, les miches et les couronnes poussent après des arbres à pain. Ah ! vous savez, mon cousin, ils ont beau être mieux mis que nous, c'est pas encore eux qui monteront le coup aux paysans !

Venu à Paris pour voir, rire, s'amuser, par vanité de clocher, par jalousie inepte de terrien, cet imbécile bougonnait après tout ce qu'il voyait; il avait plaisir à ravaler la grande ville, en affectant des mines dédaigneuses et des airs détachés, devant chacune de ses merveilles.

Pour un peu, s'il n'y eût manqué le gros orme penché, avec ses squames et ses touques, la mare fétide et limoneuse de la grande place, avec les oies qui laissent traîner, sur les bords, leurs derrières dans la fange, il aurait fait à Paris l'honneur de le comparer à un petit Châtillon-la-Pisserotte.

Il commencèrent par la visite de l'Exposition coloniale, dans les jardins du Trocadéro. Balourdin faisait, tout haut, des réflexions de villageois mal élevé, sur la mine ou la mise des femmes qui passaient.

A travers les bazars et les souks africains, les mercantis juifs ou arabes jetaient à Pamela des regards effrontés et moqueurs, lui lançaient des réflexions impertinentes, quand elle refusait leur camelote. Balourdin s'en vengeait en décochant aux négresses et aux mouquères de grosses rosseries de campagne, des plaisanteries de marché aux bestiaux, qui faisaient rire les pauvres femmes, hausser les épaules des messieurs, et navraient Traufière. Au point, qu'il fut obligé de tirer Balourdin à part, et, avec mille précautions oratoires, de lui faire comprendre que les incartades permises à Châtillon-la-Pisserotte ne l'étaient pas à Paris, qu'il les faisait remarquer et leur attirerait quelque fâcheux affaire.

Un peu vexé, Balourdin lui promit de s'observer :

— Je ferai attention, soyez tranquille, mon cousin ! Soyez tranquille !

Traufière était si peu, que, voulant les faire déjeuner dans un restaurant convenable, de crainte d'être encore ridiculisé durant le repas, par leurs réflexions niaises, il demanda un cabinet particulier.

Pamela et Sosthène ne voulaient d'abord rien entendre :

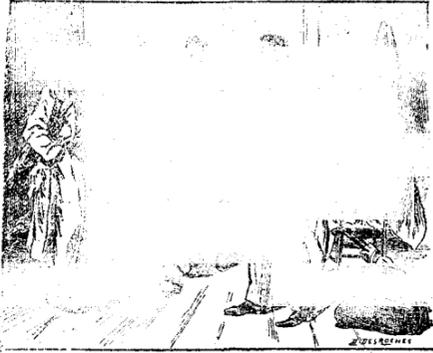
— Il valait bien mieux manger dans la grande salle pour voir le monde. Ils n'étaient pas venus à Paris pour se promener dans un sac. Les habits qu'ils portaient sur le dos, ils les avaient payés; ils n'avaient donc pas besoin de se cacher. Ils avaient de l'aplomb, eux; ils n'étaient pas timides comme le cousin Jules...

Traufière réussit pourtant à avoir gain de cause, en leur faisant entendre qu'en cabinet particulier, ils seraient mieux servis. Ce fut heureux pour lui, car, là encore, ils semblèrent rivaliser d'ardeur pour se rendre aussi grotesques qu'insupportables.

Pamela admirant la décoration de l'établissement, Balourdin, qui faisait le connaisseur en toutes choses, commença par dire, au nez du garçon qui prenait les ordres de Traufière :

— Au prix que tout coûte, c'est trop beau, pour qu'ils puissent donner du bon!

A chaque plat qu'on lui servait, Pamela faisait la difficile, et trouvait que ça ne valait pas le veau ou les légumes de Châtillon-la-Pisserotte. Lorsqu'on lui apporta un châteaubriand,



elle apostropha rudement le garçon en lui demandant s'il les prenait pour des chiens, pour leur servir de la viande crue. Sosthène déclara que la maison n'était qu'une boîte, puisqu'on ne pouvait pas seulement boire une bouteille de vin gris de Châtillon, un vin qu'on sentait passer au moins, quand on l'avait.

Traufière, qui s'était mis en frais, à cause de ses vœux sur leur petite maison, et pour qu'ils pussent raconter au village qu'il les avait bien traités, leur fit servir une omelette au rhum. N'en ayant jamais mangé, ils firent la moue et Pamela trouva que :

— Ça aurait été bien meilleur si on avait mis là-dedans quelques gros lardons avec un filet de vinaigre.

Balourdin voulut à toute force offrir le café dans une des brasseries du bord de l'eau. Traufière, voyant passer un collègue, invoqua un petit prétexte naturel, pour s'écarter une minute. Lorsqu'il revint, il les retrouva, entourés d'une foule de gens qui riaient aux éclats. C'était Sosthène qui, enthousiasmé par la musique enlaidie d'une troupe de tziganes, était allé aborder à l'orchestre celui qui jouait du tympanon, et était en train de lui marchander son instrument, qu'il voulait à toute force, emporter à Châtillon-la-Pisserotte, pour faire danser les camarades à la grande fête de Saint-Pancrace.

Humilié, Traufière les pressa de s'en aller. Au moment de payer, il crut bon de faire observer à Sosthène qu'à Paris, c'est l'habitude d'offrir quelque chose au garçon comme pourboire.

— Ça va bien, mon cousin: merci de m'avoir prévenu. Eh! garçon???

— Monsieur?
— Apportez donc un verre.
Le garçon s'excusa.
— Et avec ça, Monsieur?

— Avec ça?... Mais, mon garçon, prenez ce que vous voudrez, faites comme pour vous; c'est votre pourboire; vous allez trinquer avec nous.

Les voisins éclatèrent de rire. Traufière qui avait hâte d'échapper au supplice qu'il endurait depuis le matin, régla les consommations, et les entraîna au plus vite dans un des théâtres forains de la Rue de Paris.

— Au moins, se disait-il, ces blagues au gros sel les interesseront, et tandis qu'ils seront assis là, ils ne feront pas d'autres sottises.

Il commença à se rassurer, quand il les vit écarquiller les yeux, tendre l'oreille, et qu'il entendit Sosthène déclarer que :

— C'était tout de même plus rigolo que la comédie qu'on voit à Châtillon dans la salle de danse.

Mais tout à coup, au moment où ils paraissaient s'amuser le mieux, Pamela, se penchant, lui dit à l'oreille.

— Dites-moi, mon cousin, nous ferions bien de nous en aller; j'ai cassé quelque chose.

Il ne put les retenir. Au départ, il s'aperçut que le quelque chose que Pamela croyait avoir cassé était simplement le strapontin sur lequel elle était assise et qui se relevait au moindre de ses mouvements.

Le brave sous-chef de bureau se rendit alors compte que si les Parisiens sont presque toujours une distraction pour les gens de la campagne, certains de ceux-ci sont tout le contraire d'une distraction, lorsqu'ils imposent aux « gens de Paris » la corvée de les piloter à côté de celle de les héberger.

Il cachait son dépit sous un stoïcisme muet. Mais, le nez en l'air, il interrogeait tous les cadrons, comme pour leur demander si l'heure de rentrer dîner n'allait pas bientôt marquer la fin de sa navrant odyssee. Je dis la fin, car il avait déjà arrêté dans sa pensée le moyen d'y échapper le lendemain et les jours suivants : aller retrouver son chef de division, lui demander de reprendre son service et d'ajourner ses vacances à quinze jours.

Il était tellement furieux contre les Balourdin qu'il mit vite sa conscience en repos :

— Puisque c'est ma femme qui les a invités, se disait-il, qu'elle les promène.

Le lendemain, dès huit heures, il s'en allait à l'Hôtel de Ville, ce pendant que la pauvre Philomène était obligée de reprendre le poste de cicerone des Balourdin, que Traufière lui avait si machiaveliquement abandonné. Une à une, elle refit les étapes du calvaire que les parents de Châtillon-la-Pisserotte avaient infligé la veille à son mari. Un peu forte, déshabituée de la marche, comme la plupart des Parisiennes, ils la firent trotter tant et si bien qu'ils l'éreintèrent littéralement.

A un moment donné, n'en pouvant plus, elle leur offrit un bock; pour se reposer un peu.

Il se passa alors un de ces faits qui montrent bien que l'égoïsme conjugal est toujours un faux calcul, et que le mari qui a la lâcheté de se décharger sur sa femme des tâches désagréables en est toujours puni par quelque catastrophe.

Balourdin avait les manières aussi libres que les paroles. En gesticulant avec véhémence, il renversa le guéridon qui supportait les consommations que Mme Traufière venait de solder. Les verres et les soucoupes s'abîmèrent sur le sol.

— F... ons le camp, ma cousine! Sauve-toi, Pamela. Ils vont nous faire payer leur vaisselle des prix fous.

Aussi vite que le lui permettait son état, la pauvre Pamela essaya de s'enfuir, à travers le dedale des chaises, des tables. Sosthène, voulant gagner de vitesse, la bouscula. Ils rouèrent l'un sur l'autre, dans un fouillis de jupes, de colottes, de matériel chaviré et de verrerie brisée. Les promeneurs s'assemblaient, pris d'une gaieté exultante, cependant que la bonne Philomène était obligée de régler une note de six francs de verres cassés.

Ce n'eût été encore que demi-mal, s'il n'eût fallu ramener au grand galop Pamela à la maison.

Le soir, Traufière rentrait joyeux, comme un homme heureux d'avoir échappé à un abominable cauchemar. Il grimpa les escaliers, en lançant orgueilleusement les bouffées de sa cigarette et en sifflant son petit air familier.

Une surprise l'attendait. La matrone du second, la pimpante, pétulante et pontifiante Mme Béquillon se précipita au devant de lui, elle lui tendit une petite masse rosoyante.

— Criez, piaillez, emmail-lotez de blanc, en lui criant :

— Venez donc voir votre fils, monsieur Traufière. Vous savez, on l'appellera Jules-Sosthène;

— C'est moi qui serai la marraine avec vous; on le baptisera dans quinze jours.

Balourdin ne se tenait plus de joie d'avoir un garçon; il embrassait tout le monde. Jules ne savait quelle contenance prendre. Il a un filleul de plus, mais il a renoncé à la maison de Châtillon-la-Pisserotte, et maintenant, quand ses amis le félicitent sur le succès de son livre, il répond, avec un air mi-sérieux, mi-comique :

— Oui, vous avez raison, Rien n'est si beau que la Famille; seulement c'est une belle plante qui pousse parfois trop de crampons.

JEHAN DE VAL.

LA FLEUR SYMBOLIQUE

Hoai-Tsong, le dernier des Mings, était un empereur dont le cœur était très bon, mais dont la faiblesse et le manque d'énergie ouvrait la porte toute grande aux malversations des grands.

Sous son règne, la Chine devait subir une de ces révolutions qui bouleversent de fond en comble un pays et sont la cause d'une scission profonde entre les habitants, partisans de l'usurpateur et ceux qui veulent rester fidèles aux traditions anciennes.

Depuis deux siècles et demi que se sont passés ces événements, le souvenir des Mings, les rois nationaux, est toujours resté vivace au cœur des vieux Chinois, dont la plupart n'ont jamais voulu considérer la dynastie actuelle autrement que comme usurpatrice et conservent l'espérance de voir un jour reparaître un descendant authentique de l'ancienne race disparue, grâce à qui les barbares seront chassés et laisseront libre le trône des ancêtres.

Il court même en Chine une curieuse légende sur ce sujet, légende que je veux conter ici :

Tandis que les armées impériales luttèrent de toutes parts contre les envahisseurs Mandchoux, le débile Hoai-Tsong tenu dans l'ignorance complète de ce qui se passait, occupa son temps à des études philosophiques et abandonna le pouvoir à des eunuques et à des ministres cupides. C'est ce qui le perdit.

Tai-Osong, le chef des Mandchoux, s'avantant à petites étapes et d'une façon sûre vers la capitale. Désireux de s'établir définitivement dans le pays et tenu au courant de la faiblesse de l'empereur et des exactions de ses ministres, il ne se posait pas en conquérant, mais en rénovateur.

Loin de terroriser les pays conquis, il attirait à lui les habitants, promettait des réformes et

délivrait le peuple de la tyrannie des mandarins oppresseurs.

Le calme renaissait derrière lui et tranquillement il préparait l'avènement de sa race, aidé de tous les mécontents et de tous les partisans du progrès, dont il respectait les idées et les coutumes.

Néanmoins, tel était déjà à cette époque le loyalisme traditionnel des vieux Chinois, que jamais les Mings n'eussent été précipités du trône si le conquérant n'était rentré en maître à Pékin.

Ce fut un eunuque traître qui lui ouvrit les portes de la cité impériale.

Un missionnaire, le Père de Mailla a raconté aussi la fin du malheureux Hoai-Tsong, trahi et abandonné par ses propres sujets :



« Quand la porte Tchang-y-men fut forcée, quelques officiers de ce poste coururent en avertir l'empereur qu'ils trouvèrent à la montagne Ouang-Souï, appelée aujourd'hui Kin-Chan, avec Ouang-Tching-Nghen, son premier eunuque. Ce prince revint sur-le-champ au palais, et jugeant tout perdu, il manda les officiers de sa maison et se fit apporter du vin. Après en avoir bu et leur en avoir fait boire, il leur dit :

— Si vous êtes encore mes fidèles sujets, je vous ordonne et je vous conjure de conduire mes fils chez les parents de leur mère, afin qu'ils les mettent en sûreté.

Se tournant ensuite vers l'impératrice : « Tout est perdu pour nous, lui dit-il, les larmes aux yeux. »

L'abattement où il était l'empêcha de continuer.

La princesse ne répondit que par des sanglots qui furent répétés par tous ceux qui étaient témoins de cette scène attendrissante. Etant rentrée dans ses appartements, elle fit venir les trois jeunes princes qu'elle embrassa tendrement; lorsqu'ils furent sortis du palais, elle se retira seule dans un endroit écarté et se pendit.

De son côté, l'empereur ayant appelé sa fille, âgée de quinze ans :

— Pourquoi, lui dit-il, êtes-vous née d'un père aussi malheureux que moi. Au même instant, il lui couvrit le visage de sa main gauche et lui porta de la droite un coup de sabre; mais la princesse le para avec le bras; cependant elle tomba et son père crut l'avoir tuée.

Par son ordre, toutes les femmes, pour ne pas s'exposer à l'insolence et à la brutalité des rebelles, se donnèrent la mort.

Lorsqu'il crut l'honneur de sa fille et de ses femmes hors d'atteinte, il se revêtit de ses habits impériaux et suivi de l'eunuque Ouang-Tching-Nghen et de quelques dizaines de ses gardes, il alla se présenter à la porte Tsi-Hoa-Men, qu'il trouva occupée par les ennemis; de là, il courut à celle de Ngan-Ting-Men, dont ils étaient également les maîtres. Voyant l'impossibilité de se sauver, il retourna au palais où il fit sonner la cloche pour assembler les grands; mais aucun ne se rendit à l'ordre.

Alors se jugeant abandonné de tout le monde, il se retira sur la montagne Ouang-Souï et il écrivit sur ses tablettes : « J'ai occupé le trône dix-sept ans; des sujets rebelles viennent m'insulter jusque dans ma capitale; ce qui m'arrive est un châtiement du ciel. »

« Je ne suis pas le seul coupable; tous les grands qui ont été à mon service le sont plus que moi; ils m'ont perdu en me cachant ce qui se passait. Avec quel front paraîtrai-je après ma mort devant mes ancêtres. Vous qui me réduirez au triste état où je me trouve, prenez mon corps et mettez-le en pièces, j'y consens, mais épargnez mon peuple et ne lui faites aucun mal. »

Après avoir achevé d'écrire, il se pendit avec sa propre ceinture, le dix-neuf de la troisième lune.

Ce fut la fin. Tai-Tsong pénétra dans la capitale, brûla et pillé le palais impérial, noya dans le sang les dernières résistances et installa comme empereur son neveu, un enfant de dix ans, qui fut le fondateur de la dynastie des Tsings dont le dernier représentant est à l'heure actuelle prisonnier de l'impératrice douairière et du farouche prince Tuan, son oncle.

L'histoire ne donna jamais confirmation officielle du massacre des fils de Hoai-Tsong; on prétendit qu'ils avaient péri dans l'incendie et le sac de la ville sacrée, mais les vieux Chinois se sont toujours refusés à croire à leur mort.

Ils ont, au contraire, gardé la ferme conviction de leur fuite et patiemment, avec la résignation et la passivité de tous les Orientaux, ils attendent leur retour, qui ne saurait tarder

maintenant qu'en la personne du débile empereur actuel va se terminer la dynastie usurpatrice.

D'aucuns même prétendent que les derniers Mings, changés en fleurs de lotus par le pouvoir du soleil, protecteur de l'Empire, n'attendent qu'une occasion pour reprendre leur forme primitive et occuper de nouveau le trône de leurs aïeux.

C'est sur ce retour fabuleux de leurs anciens empereurs que les vieux Chinois comptent pour être délivrés des diables étrangers, dont le joug pesant n'a jamais été et ne sera jamais accepté par ce peuple imbu de traditions et d'usages plusiers fois millénaires.

La prise de Tien-Tsin et même celle de Pékin par les troupes internationales n'a nullement découragé ces fervents, et ils voient au contraire dans cette occupation et cette profanation de la capitale un signe que les temps sont proches où les fleurs de lotus vont s'ouvrir à nouveau et restituer à l'adoration de leurs fidèles sujets les fils de Hoai-Tsong, le dernier empereur bien-aimé.

PAUL LEFAY.

Le Mariage d'Adalette

Elles étaient douze, et si jolies! les demoiselles de Thiers, quand elles s'en allaient aux Vespres du Dimanche, violon en tête, donnant chacune le bras à son fiancé, le livre d'heures en main, à petits pas, en souliers de prunelle. Les artisanes ayant souci d'élégance n'avaient qu'une envie, celle de les imiter.

L'oseraient-elles?
Et pourquoi pas?

Aussitôt résolu, il se trouva le même nombre de couples fiancés chez les artisans, et chaque dimanche en habits farauds, conduites par un joueur de vielle très enrubanné, très fringant, elles partaient pimpantes dans le même ordre que les demoiselles.

Ce que voyant, les paysannes montèrent partie égale en sabots et descendirent troussées et bruyantes la rue du Pirou, à la cadence d'un fifre qui dansait, autant qu'il jouait, en menant la farandole.

C'était gai comme au vieux temps.

Les uns chantaient Landeriette!
Les autres Faridondai-c!
Et les derniers Lonlette-Las!

Pendant que les cloches carillonnaient à petites envolées et finissaient leur babillage devant par un grand coup imposant.

A Saint-Genest la paroisse, les fiancés se plaçaient à leurs rangs, sans morgue, ni envie, ni rivalité, sachant que le printemps règne du haut en bas de la montagne et que les grands arbres ont leur renouvellement tout comme les arbousiers et les bruyères. Ainsi en était-il en la bonne ville de Thiers.

Le plus beau c'est que tous ces amoureux aimaient pour toujours, priaient sincèrement et répondaient aux antennes avec des voix vibrantes de jeunesse.

Chaque chose à son temps; on n'en dansait que mieux, devant les parents assemblés, en buvant le brave petit vin d'Escoutoux qui rend vif sans enivrer, entretenant l'esprit et la joie des convives.

Quand venait le Carnaval, se célébraient les noces. Il n'était pas rare d'en compter une vingtaine dans les trois groupes; aussitôt mariés, aussitôt remplacés par des aspirants élus d'avance.

Les époux s'offraient des dragées qu'on appelait alors fiançailles; on les croquait à belles dents sans regarder à la qualité du sucre fort cher à cette époque.

L'important était d'avoir assez d'amandes; aussi le Dimanche des brandons, faisait-on bénir les amandiers afin d'empêcher leurs fleurs de s'épanouir au premier soleil et de mourir à la dernière gelée, encore que l'on eût la ressource de les remplacer par des noisettes et l'angélique du bord de l'eau.

Mais les froids tardifs n'avaient point de prise sur les *croustilles*, gâteaux renommés de Thiers. On en battait à grands coups la pâte, chez les confiseurs, et elles pesaient seulement le poids des houppettes des prés qu'un souffle de vent enlève.

Donc, il y avait quatre ans qu'Amable Claudon du Four était le fiancé déclaré de demoiselle Adalette des Cardeses.

Ils n'avaient pas manqué les Vespres une fois et ils s'aimaient à en devenir tristes; mais Claudon, qui avait des espérances à l'endroit d'un oncle fort riche, ne possédait rien en propre et le mariage était partie remise, car les parents d'Adalette n'entendaient pas d'autre chanson que celle des écus sonnans.

Les yeux bleus frangés en brun d'Adalette semblaient plus jolis près des cheveux blonds et fins du bel Amable Claudon, ils étaient faits pour s'apercevoir. Pourtant, dans ces temps anciens, on ne tournait pas la volonté paternelle; on enrageait et l'on mourait plutôt sans se plaindre.

Mlle Clothe de la Chabre les prit en pitié, tout en étant fort en peine du moyen d'offrir une dot et de la faire accepter par le fier Claudon.

Elle avait beau se frapper le front, il n'en sortait pas d'invention; si ce n'est d'aller consulter la Fée, une sorcière détestable qui courait ouvertement au Sabbat. Et comment mêler la charité céleste à des pratiques sentant le roussi d'une lieue?

La bonne Clothe fit prier Amable Claudon de venir faire sa partie de dominos le soir. Elle y perdit des piécettes tant qu'elle pouvait, sans enrichir son partenaire, lequel laissait tout son gain aux servantes en se retirant, et rien n'avancait. D'un coup de tête, Mlle de la Chabre parla

d'or et offrit une dot à l'amoureux d'Adalette. Il en fut blessé, se sauva et ne revint plus.

Alors Clothé brûla ses vaisseaux, déclara ses intentions aux Cardèse et les émut par son dévouement et ses pistoles; ils déclarèrent qu'ils y penseraient, tout en trouvant le cas délicat. Mais, ils y mirent encore un an.

Miséricorde se perdit!
— Je ne puis pourtant pas laisser mourir ces enfants? dit cette fille excellente.

La nuit venue, elle endossa sa pelisse, en rabattit le capuchon et, par l'obscurité, cachant sa lanterne dans ses jupes elle s'en alla chez la Fanfine, rue de l'Escalier-en-Ruisselets.

Cette ruelle en pente drue comptait cinquante marches éparpillées sur sa descente, ce qui lui donnait l'air d'une échelle à bâtons rompus. Pas d'autres balayeurs que la pluie ou le vent ne la nettoyaient. Clothé la proprette en soupira de honte et de dégoût. Mais elle aimait son prochain et s'était décidée à souffrir pour lui. Toute frémissante d'horreur, elle tira un pied de bouc qui servait de heurtoir chez la Fanfine.

La porte s'ouvrit sur un antre sombre.

— Que voulez-vous?
— Le moyen de marier Amable Claudon du Four à Demoiselle Adalette des Cardèses.

— Et vous venez m'emprunter une dot?... Je n'ai rien, mais mon chat noir a davantage et il consentira peut-être, à devenir votre créancier sur bonne caution paraphée par devant notaire royal.

M^{lle} de la Chabre était si consternée par cette volubilité impudente et l'effroi du taudis où elle se voyait, qu'elle ne songea pas à répondre qu'elle possédait assez d'écus pour n'en pas emprunter. Elle restait pétrifiée devant une marmitte à trois pieds, où trottaient deux gros yeux qui ne voulaient pas cuire.

— Mistouflet de la mistouflette! cria la sorcière à son chat, es-tu créancier oui ou non?

Un miaulement doux et étouffé répondit sous une armoire.

— Explique-toi! commanda Fanfine, en se couchant à terre au niveau de son compère le chat.

— Que veux-tu que je paye!... répondit une voix fluette, si je n'ai pas le liard... Encore me faut-il mes arrérages;

— La demoiselle de la Chabre les payera.

— Prout!... Prout!... fit le chat en réjouissance. Adalette peut épouser l'oncle d'Amable Claudon, puisqu'il est riche et pas trop laid... Il n'a qu'un œil mais il brille fort!

— Tu te moques, Minet!

— Eh bien! miaula la bête pateline, que Mamzelle Clothé aille trouver ce bel oncle, il détient le magot d'espérance!

— Vous avez entendu? Demoiselle? fit la charmeresse en se relevant. Mistouflet n'en dira pas un mot de plus, quand vous le couperez en quatre.

M^{lle} de la Chabre paya la consultation du chat et, se sauva plus morte que vive.

— O compassion! disait-elle en grimpa la ruelle de l'escalier, se faisant petite pour n'y être pas reconnue; où me mènes-tu? Venir chez la Fanfine n'est rien quand on compare cette démarche à une visite à M. Faydit, l'oncle à succession d'Amable, le plus vert galant de la ville!... J'irai pourtant!... mais, pas ce soir, j'en aurais une pamoison!... Ce soir, je prendrai ma panade à la crème des grands jours, et mon bonnet à quatre bords qui guérit la migraine.

Un fier coqueluchon que ce bonnet à ruches quadruplées de Valenciennes! Au milieu, un visage d'ivoire teinté par la douceur d'un soir très calme; pas une ride et des yeux naïfs comme à quinze ans. Son cœur n'avait pas davantage, étant resté très pur, très candide,

malgré la longueur de sa vie. C'était la plus jolie vieille fille de toute la ville de Thiers.

Quand ce roquentin de Faydit reçut, le lendemain, un billet de la naïve Clothé, il mit et remit son monocle afin de le mieux lire, n'en croyant pas son œil unique, encore qu'il fût bon.

Elle lui mandait de la venir trouver le soir même, après souper.

— Par ma foi! c'est un rendez-vous... et elle est toujours jolie!... Il fut une heure où je l'aurais épousée avec grand contentement... Je l'ai même demandée, s'il m'en souvient... Viendrait-elle à recépiscence?

Ce qu'il n'était question que de lui; et, n'eût pas de honte de se regarder au miroir, du côté opposé à son éborgnement.

Faydit s'attifa, se resequina, mit son jabot de malines, ses manchettes, des boutons de diamant et une cravate qui mesurait une aulne un quart de long. Il lui restait des mollets cambrés et, certains airs de tête sonnant ses glorioles passées.

Pourtant, M^{lle} de la Chabre s'expliqua nettement. Il s'assombrit, en perdant ses illusions, et se pinça les lèvres.

Quoi! ce n'était pas de lui qu'il s'agissait? Foin du neveu!... Foin d'Adalette! Il se croyait en cause et y resterait!

Son œil redevint tendre.

— Mademoiselle! fit-il en s'inclinant, je vous offre ma vie, mon cœur et ma fortune.

— Monsieur votre horloge retarde... Depuis vingt-cinq ans, chacun connaît mon amour pour le célibat, et personne ne m'ennuie encore de déclarations intempestives.

Il devint cramois et plaïda sa cause une main sur son cœur.

Clothé lui rit au nez.

— J'ai le regret de vous dire, Mademoiselle, qu'il est trop tard pour rire!... fit-il sur un ton menaçant et solennel. Toute la ville m'a vu entrer chez vous à une heure avancée... Mon passé, mon présent... j'ose le dire, compromettrai très vite une femme... Je vous ai compromise!... Je dois vous épouser!... Sur votre honneur, je n'entends point raillerie.

— Compromise ou non! déclara Clothé de la Chabre en se redressant de fort haut, j'entends rester comme devant! Puisqu'Amable Claudon est trop fier pour accepter une dot d'une autre main que de la vôtre — et vous la lui devez bien! — je doublerai celle d'Adalette en vous laissant la honte de ne rien donner au fils de votre sœur.

Faydit trépigrait.

— Je dirai... Je dirai... fit-il menaçant et mauvais.

— On ne vous croira point! tandis que je penserai tout ce que je voudrai d'un avare, d'un vilain, d'un ladre tel que vous!

— Si je dotais Claudon? insinua-t-il suppliant vous décideriez-vous... à m'épouser?

— Jamais!... cria-t-elle, avec une telle énergie que la porte du salon s'ouvrit, et laissa entrer trois amies de Clothé qui riaient aux larmes. Toutes les trois avaient complété la scène, entre elles, et s'en amusèrent jusqu'à la fin de leurs jours.

L'homme compromettant, pris à son propre piège, s'exécuta et dota son neveu.

M^{lle} de la Chabre, pour le consoler d'un tel sacrifice, déclara qu'il faisait œuvre pie et œuvre de justice.

Adalette et Amable, au comble du bonheur, bémérit en grand tapage cet oncle bienfaisant. Mais, chose incroyable! et que personne cependant ne taxa d'ingratitude, ils n'en surent gré qu'à la bonne Clothé, laquelle resta toujours leur meilleure amie.

MARQUISE DE BRUNOY.

Les Cailloux du père Pestalozzi

Chacun sait quel bienfaiteur de l'enfance et de l'humanité fut Henri Pestalozzi, le fondateur de l'enseignement élémentaire en Suisse, celui que ses élèves et que ses disciples appelaient affectueusement « père Pestalozzi » et dont le nom n'est venu jusqu'à nous qu'entouré de tant de respect et d'admiration.

« Père Pestalozzi » avait, après de nombreux essais, fini par s'établir d'une façon durable dans la région de l'Ober Aargau dépendant du canton de Berne. Le château de Berthoud avait été mis à sa disposition par l'autorité et c'est là que le vénérable philanthrope avait établi son pensionnat. Un groupe d'instituteurs dévoués dont l'histoire a conservé les noms : Kruss, Tobler, Busi, Nœff, y enseignaient sous ses ordres à de nombreux enfants à qui ils inculquaient les premières notions de la sagesse, de la science et de la propreté.

Une seule chose, au milieu du succès de sa belle entreprise, chagrinait cependant « père Pestalozzi ». C'était l'absence d'une collection de minéraux qui lui eût permis d'enseigner à ses élèves les premières notions de la géologie en même temps qu'elle eût naturellement flatté en lui son instinct de vieux savant.

Il était arrivé plus d'une fois à sa femme, la bonne madame Anna Pestalozzi et à ses disciples



dévoués de constater des irrégularités dans ses promenades. Souvent il arrivait qu'après avoir donné sa leçon aux aînés des enfants, « père Pestalozzi », sous prétexte d'une démarche importante à faire, s'absentait pendant de nombreuses heures et ne rentrait quelquefois qu'à l'instant du dîner, en évitant soigneusement de fournir l'emploi de son temps.

Des paysans l'avaient rencontré souvent dans la montagne, la tête basse, fouillant du regard les cavités du sol, interrogeant les rocs, scrutant les carrières, les grottes, le lit des ruisseaux séchés. Tout en saluant respectueusement d'un « bonjour M. le Recteur » l'homme éminent qui faisait la grandeur de leur canton, les montagnards helvétiques ne s'en demandaient pas moins entre eux à quelle bizarre folie obéissait le maître de Berthoud en furetant et sautant comme cela de roc en roc à la façon des chamois, à la recherche d'un ne savait quel secret.

Donc, un beau jour de l'année 1814, ayant pris son bon bâton ferré qui lui servait à escalader les pics et à franchir les gorges abruptes de l'Ober Aargau, « père Pestalozzi » partit joyeusement après avoir promis à la bonne madame Anna de revenir pour faire aux enfants la lecture du soir. Madame Pestalozzi remarqua bien que son mari avait endossé son plus beau paletot, celui qui avait les poches les plus solides et les plus profondes; mais elle n'y fit point autrement attention.

« Père Pestalozzi » suivit un instant le cours

tumultueux de l'Aar, mais, en hâtant le pas il eut tôt fait de quitter la petite ville et de gagner la montagne. Le bon maître se sentait ce jour-là plein de courage. Son amour de la géologie et l'intérêt qu'il portait au savoir de ses chers élèves lui étaient des raisons suffisamment précieuses de travail. Pestalozzi estimait qu'il est bon d'enseigner aux enfants la composition minérale du sol sur lequel ils sont appelés à vivre. Le connaissant mieux, il leur est permis de l'apprécier davantage et de goûter tout le charme qu'il y a à d'y demeurer longtemps. C'était donc en pensant à ces idées élevées que le hardi promeneur s'enfonçait de plus en plus dans les sentiers. D'abord il ramassa de petits cailloux de silex avec lesquels il se promit au retour, plus d'une expérience. Puis il admira d'importants gisements de granit dont il entreprit de casser un fragment du bout de son bâton ferré. Et chaque fois il glissait dans une poche sa nouvelle trouvaille, de sorte que vers la deuxième heure de sa promenade, suffisamment lesté du poids de toutes ses pierres il désira se reposer. Ayant retiré son chapeau et posé son bâton « père Pestalozzi » s'assit à l'ombre fraîche de très hautes bruyères. Un ruisseau coulait auprès; le maître y désaltéra une soif qui devenait ardente, puis il se recueillit un moment, pensant à ses chères collections et aux démonstrations qu'il pourrait en faire. Ce n'était pas à Houggn à Neuhoft, ni à Stanz, dans l'Underwald, où il avait vécu auparavant, qu'il lui avait été permis de réunir ces trésors. Aussi « père Pestalozzi » bénissait-il le ciel qui l'avait amené dans cette région de l'Ober-Aargau. Il en était là de ses réflexions et déjà le soir commençait à venir qu'il jeta un dernier coup d'œil sur la vallée où il aperçut deux cavaliers vêtus d'étranges costumes militaires qui chevauchaient de compagnie.

Tout autre, à la place de Pestalozzi se fût inquiété de cette présence insolite. Lui, au contraire, s'en soucia fort peu et reprit le cours de sa savante promenade. Pourtant à ses côtés les poches prenaient de l'ampleur, devenaient pleines à crever et lourdes, si lourdes que maintenant le vieux maître était épuisé et que la sueur coulait abondamment de son front. Avec cela la nuit venait, la bonne madame Anna Pestalozzi, sur le seuil du château de Berthoud devait regarder de droite et de gauche si la silhouette de son mari ne paraissait pas; la vieille servante Babeli devait se désoler pour sa cuisine et les instituteurs inquiets se demandaient sans doute, entre eux, à quelle heure le « père » rentrerait pour la lecture du soir. Ces tableaux d'intimité repassaient dans la mémoire de Pestalozzi à mesure qu'il augmentait le poids de ses poches, de quelque éclat de quartz ou de précieux minéral, si bien qu'épuisé il dut faire une halte pour réparer ses forces.

A peine était-il assis à l'angle de deux routes étroites que débouchèrent les deux cavaliers. Pestalozzi les reconnut aussitôt pour deux cosaques de l'armée russe qui occupait, en ce moment, le nord du canton. Depuis les défaites de Napoléon et depuis que les alliés marchaient sur la France, des détachements russes, autrichiens, prussiens, campaient ainsi un peu partout, au hasard de bivouacs.

Voyant cet homme assis au bord de la route dans une telle attitude d'accablement et de fatigue les deux cavaliers mirent pied à terre et s'approchèrent. Pestalozzi remarqua leurs grands pistolets, leurs sabres pesants qui pendaient à leurs ceintures et l'attitude menaçante de leurs visages. Toutefois, comme c'était un homme brave il attendit sans effroi le parti qu'allaient prendre les deux Cosaques. Ayant remarqué la grosseur et le poids de ses poches ils en furent étonnés et voulurent voir ce que c'était là. Leur

Le nez en l'air, il appela, comme s'adressant à une petite lucarne en forme de mansarde, qui pointait sur le toit à gauche du belvédère :
— Sidonie! Sidonie! c'est nous.

— Elle ne viendra pas; je te dis qu'on l'a assassinée, fit derrière lui une voix halotante.

C'était M^{me} Trip qui, abandonnant les ruines de Carthage, venait de le rejoindre.

— Ma bonne, répondit-il, ce serait vraiment une malchance, car il y a plus de cinquante ans qu'un assassinat a été commis à Bourgmignon, et encore on n'a jamais été bien sûr que ce ne fut pas un suicide, voire un accident. En tous cas nous allons le savoir.

Résolument il tira de sa poche une clef de très respectable grosseur et ouvrit. Précaution étant mère de sûreté, il retira de la serrure et garda dans sa main le morceau de fer qui pouvait, sans trop de désavantage, jouer le rôle de casse-tête.

Plaintivement le sable de l'allée cria sous les pas de M. Trip et de sa femme, qui le suivait toujours plus blême que pendu au clair de lune. Franchement, malgré sa poltronnerie, la digne dame faisait encore preuve d'un grand courage, en ne s'évanouissant pas tout net pour se tirer d'embarras.

Ils gravirent le petit perron et M. Trip, tournant le bouton de la porte d'entrée de la maison, la poussa. Elle céda sans résistance.

— Etrange, étrange, murmura-t-il, Sidonie a oublié de pousser le verrou intérieur.

— Mais puisque je te dis qu'on l'a assassinée, répéta M^{me} Trip dont les dents claquaient.

— Bien sûr, ce ne sont pas les assassins qui ont fermé la porte en s'en allant.

Le rez-de-chaussée était traversé dans toute sa longueur par un étroit couloir, à gauche duquel se trouvaient la salle à manger et la cuisine, la salle à manger sur le devant et la cuisine par derrière. À droite étaient une salle de billard et, au fond, la cage de l'escalier.

M. Trip pénétra d'abord dans la salle à manger.

Les volets fermés faisaient l'obscurité dans la pièce et, lorsque, par la baie de la porte, un jet de lumière y pénétra, il s'alla plaquer de si singulière façon sur le portrait du grand-père

FEUILLETON

LE

Crime de Bourgmignon

Roman inédit

PAR

E. JATTIOT

Bien que M. et M^{me} Trip frappaient d'un talon plutôt timide qu'éperonné le pavé capitonné d'herbe, le bruit de leurs pas, dans ces paisibles retraites de la province engourdie, n'en éveillait pas moins au loin comme un vague écho... un écho et c'était tout.

Seul un coq chanta, et quelques chats, sans doute dérangés dans une conversation particulière des plus intéressantes, s'enfuirent avec un miaulement de mauvaise humeur.

— Enfin! dit M^{me} Trip avec un soupir, en tournant le coin de la rue des Hirondelles, — une sœur jumelle de toutes celles que nous venons de parcourir, — nous voilà chez nous! Un arrêt subit.

— Adolphe, je ne peux plus avancer.

— Pour faire vingt pas. Dans trois secondes tu vas pouvoir te reposer.

— Ce n'est pas la fatigue. La peur me coupe les jambes.

Qu'est-ce que nous allons découvrir en arrivant mon Dieu!

— Soitises!

Bien que troublé dans les intimes profondeurs de son âme par la présence inattendue de La

Tricolore, au milieu des oignons et des carottes de Carolus, M. Trip, s'étant tiré d'affaire à l'aide de son exclamation habituelle, n'en continua pas moins son chemin d'un pas en apparence déterminé.

Soit entraînement de l'exemple ou peur de rester seule en arrière, M^{me} Trip fit à la suite de son mari une dizaine de pas, puis l'empoignant désespérément par le pan de son habit :

— Adolphe, arrête!

Si brusque fut la secousse qu'Adolphe, qui marchait le corps légèrement incliné en avant, se rejeta en arrière et choqua assez rudement M^{me} Trip, en lâchant du même coup la courroie de cuir qui retenait captive une couverture de voyage. M^{me} Trip chancela, oscilla, éparilla autour d'elle une cascade de cartons et, finalement, tomba assise... sur la couverture qui, en couverture courtoise, s'était interposée entre... la pile grassouillette de la brave dame et les aspérités du sol.

— M^{me} Trip, s'écria M. Trip presque en colère, ma parole d'honneur! vous devenez folle!

Puis, voyant sa femme toute pâle et dont les yeux, privés des conserves vertes qui avaient pris part à la débânde générale, exprimaient une réelle épouvante :

— Mais, ma chère, ajouta-t-il aussitôt d'un ton de tendre inquiétude, en se penchant affectueusement vers elle, voyons, tu n'y penses pas!

— Adolphe, dit M^{me} Trip d'une voix tremblante, Mimosa n'a pas aboyé.

— Tiens! c'est vrai, elle qui nous sent du bout de la rue. Voilà qui est véritablement extra...

Se reprenant :

— Soit... c'est-à-dire... enfin reste là. Je vais aller chercher Sidonie qui nous aidera à porter nos paquets.

M. Trip, tel un soldat qui part en éclaireur, s'étant débarrassé de son bagage, laissa sa femme assise au milieu de l'éparpillement des colis, rappelant, — de très loin — dans cette posture plutôt humiliante, Scipion sur les ruines de Carthage.

En quelques enjambées, M. Trip eut atteint

l'immeuble qui lui appartenait en propre, immeuble qui ne différait guère de ses voisins que par le belvédère orné de verres multicolores qui le dominait. Comme toutes les portes environnantes, sa porte était d'aspect modeste, peinte en brun, pleine par le bas et ajourée par le haut à l'aide d'une élégante rosace en fonte. A travers les interstices des capricieuses arabesques de la rosace, on pouvait apercevoir les plates-bandes de fleurs, dont quelques unes rares, d'un jardin soigneusement entretenu, qui se prolongeait derrière la maison en jardin potager. Au milieu, un bassin grand comme une cuvette, dont le jet d'eau ne jouait que dans les grandes occasions. Un perron de cinq marches, surmonté d'une balustrade en fer ouvragé, donnait accès dans la maison, qui se trouvait ainsi surélevée de la hauteur d'un caveau en sous-sol, servant de resserre pour les outils de jardinage, le bois, le charbon, etc. L'habitation se composait de deux étages et d'une sorte de grenier mansardé.

Le premier regard, que M. Trip plongea à travers les jours de la rosace, fut pour une superbe tulipe panachée de blanc, de bleu et de rouge qui s'épanouissait à la place d'honneur, le second pour une niche placée dans l'encogiture du perron, à côté de la porte du caveau.

Vide!

— Elle est par derrière, dans le potager, pensa M. Trip.

Et il appela d'une voix qui n'était pas très ferme.

— Mimosa! Mimosa!

Rien ne parut.

— Etrange! en vérité, fit M. Trip en reportant ses regards sur la façade de la maison.

La façade de la maison avait l'air paternel et endormi d'une façade d'honnête maison bourgeoise, dont les volets sont fermés, et rien de plus.

D'une horloge voisine se détacha une unique vibration qui, lentement, monta dans l'air, décroût, s'éteignit.

— Cinq heures et demie, dit M. Trip, en contrôlant d'un coup d'œil jeté sur sa montre, l'horloge indicatrice. Sidonie ne va pas tarder à se lever.

désappointement fut grand lorsqu'ayant plongé leurs mains ils ne retirèrent que des cailloux. Ils se concertèrent un instant entre eux dans une langue que le professeur ne comprit pas, et, sans doute, le considérant comme un espion, se livrant dans la montagne, à son louche métier, ils résolurent de l'emmener. En vain Pestalozzi se débattit; les deux grands Cosaques l'obligèrent à les suivre et c'est ainsi, après une courte marche qu'ils rejoignirent un gros détachement commandé par un colonel à l'uniforme et aux armes de l'Empereur Alexandre. Pestalozzi, aussitôt fut mené devant cet officier supérieur à qui les Cosaques confièrent l'aventure. Mais l'officier était instruit et intelligent. Il avait entendu parler de Pestalozzi, il connaissait sa valeur et sa renommée. Aussi s'excusa-t-il le plus poliment du monde, en s'emportant contre les butors qui avaient arrêté le professeur et en proposant à celui-ci de le faire reconduire en fourgon jusqu'à Berthoud, ce qui lui permettrait ainsi de rentrer rapidement et lui éviterait de porter plus longtemps son encombrant bagage.

— Toutefois, lui dit le colonel, comme les moindres faits doivent être rapportés au tzar, il est impossible que Sa Majesté ne soit pas instruite de votre mésaventure.

Comme Pestalozzi refusa l'aide que lui offrait le colonel, ce ne fut que fort tard dans la nuit, qu'il put rejoindre Berthoud. Sa femme l'attendait toute en larmes, et, voyant que le maître ne revenait pas, Krusi, Tobler, Buss et Naëff avaient décidé de faire eux-mêmes la lecture du soir.

Toutefois le lendemain devant les enfants et les maîtres du pensionnat, Pestalozzi fit son premier cours sur la géologie en général et sur le sol de l'Ober-Aargau en particulier. Sans souffler mot de l'aventure qui lui était arrivée il se répandit en enthousiasme sur les importantes trouvailles qu'il avait faites la veille; il vanta avec une spirituelle bonhomie le pittoresque et l'imprévu de ces sentiers de la montagne où il promettait de retourner un jour à la tête de tous ses enfants afin d'étudier avec eux les importants gisements qu'il ne pouvait naturellement pas rapporter dans ses poches. C'est ainsi que les enfants et les maîtres stupéfaits apprirent quel était le motif qui obligeait « père Pestalozzi » à s'absenter ainsi. La plupart en furent très touchés; car ils comprirent tout le mal et toutes les peines que s'était donné le bon maître pour aider à leur instruction.

— Je ne regrette toutefois qu'une seule chose c'est, mes chers enfants, de n'avoir pas d'exemples plus nombreux à vous offrir, c'est de n'avoir pu rapporter avec moi autant de fragments que je l'eusse voulu pour vous montrer la richesse de notre sol, la diversité de ses gisements, l'importance de ses roches...

A peine achevait-il ces mots que Babéli, la bonne servante fit, à ce moment, irruption dans la salle de classe. Ses traits étaient bouleversés, sa voix pénible, son air effrayé.

— Ah! monsieur, dit-elle, à la hâte, voilà les soldats. Ils sont là avec un fourgon. Ils demandent monsieur!

« Père Pestalozzi » surpris se pencha à la croisée et aperçut les deux Cosaques de la veille, qui, cette fois le saluèrent militairement en lui montrant une large caisse couchée dans le fourgon. Un sous-officier menait le convoi. Il tendit une lettre à Pestalozzi. A peine celui-ci y eut-il

de Mme Trip, suspendu à la muraille en face, qu'il coupa en deux et de biais la figure de ce vénérable ancêtre, ce qui faisait faire au bonhomme, qui n'avait jamais été beau de son vivant, une assez drôle de grimace. Il avait l'air, en son par-dedans, de se faire une pinte de bon sang de la mine effarée de ses petits enfants.

M. Trip en fut frappé.
— Ah! ronchonna-t-il en faisant claquer les persiennes contre la muraille, quand le père Mauduit regardait les gens de cet air-là, lorsqu'il était encore en vie, c'est qu'il allait leur tomber une tuile sur la tête. Je commence à croire qu'il est arrivé quelque chose.

Rien néanmoins, lorsque le soleil entra à flots dans la chambre, ne vint confirmer ce pressentiment.

Tout était dans un ordre parfait, les chaises rangées, comme à l'ordinaire le long du mur, et la table recouverte de sa toile cirée vierge de toute trace de ces nocturnes orgies, auxquelles on coutume de se livrer les modernes émules des Cartouches et des capitaines. Lachesnayes d'antan.

Mme Trip put même constater, avec une satisfaction qui ne contribua pas peu à lui rendre quelques molécules de courage, que pas la plus petite des cuillers à café en argent ne manquait à l'appel.

Puisqu'il n'ont pas volé, réfléchit-elle, pourquoi alors ont-ils assassiné cette pauvre Sidonie et Mimosa avec. Et où ont-ils caché les cadavres, ajouta-t-elle en frissonnant. Peut-être bien sous le billard.

Mais, dans la salle de billard, — la huitième merveille de Bourgnignon, aucune ombre suspecte de cadavre ne s'allongait sous le billard, qui se carrait d'un air impassible sur ses quatre pieds massifs, tandis que les queues s'alignaient correctement dans leur cadre, comme des soldats à la parade.

— C'est dans la cuisine qu'ils auront fait le coup, monologua Mme Trip.

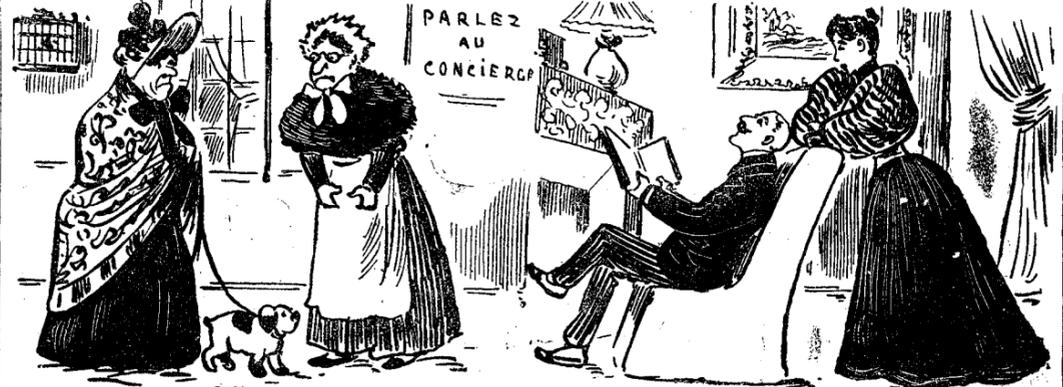
La cuisine étant en effet, le sanctum sanctorum, où évoluait habituellement Sidonie, il n'y avait rien d'insupportable à ce que là se fut perpétré le crime.

BALIVERNES



— Hier a soufflé toute la journée sur Paris un fort vent de S.-O. ... je ne comprends pas! ...
— S et O... un vent de Seine-et-Oise... parbleu!...

— Une lettre chargée pour vot' patron...
— Chargée... portez ça au laboratoire municipal...



— C'est un homme très bien, et tout à fait dans l'Orain comme on dit.
— Qu'est-ce qu'il fait?
— Il est mécanicien à « l'Ouest »

— Tiens, tu lis « *Mirville* », tu comprends donc le provençal?
— Oui, depuis les fortes chaleurs de l'été dernier!

jeté les yeux qu'il poussa un cri de joie :

— Ah! mes enfants! mes chers enfants! j'avais tort de me plaindre. Nous allons avoir une bonne collection, nous allons pouvoir continuer ces études si passionnantes. Voyez donc c'est le tzar Alexandre qui nous fait envoyer tout un choix des minéraux les plus beaux de l'Oural.

Pestalozzi obligea les soldats à boire et immédiatement, devant tous les assistants éblouis, il procéda lui-même à l'ouverture de la caisse. Le contenu précieux en était inestimable: quelques échantillons des minéraux les plus beaux et les plus rares de l'Oural.

— Ah! dit-il, le hasard et le tzar m'ont bien servi!

Et comme personne ne comprenait, il dut devant tous ceux qui étaient là, faire le récit de l'aventure qui lui était arrivée, la veille, dans la montagne. Après les excuses du colonel, il avait les excuses du tzar. Celles-ci étaient royales et la collection était si belle que le bon vieillard ne put y tenir :

— Allons, dit-il, continuons la leçon!

Et chacun, avec ardeur, se pressa autour du maître qui venant de se baisser, élevait à présent entre ses mains un magnifique morceau de ce marbre de l'Oural dont les voyageurs se plaisent tant à vanter l'éclat et la transparence. La bonne Babéli, elle-même, n'ayant plus crainte de Cosaques, se penchait par-dessus les enfants pour admirer.

EDMOND PILON.

Sans doute la même pensée s'était fait jour dans l'esprit de M. Trip, car ce fut avec une visible anxiété que, précautionneusement par l'huis entr'ouvert il avança la tête et vit... sa bonne grosse face reflétée dans le disque resplendissant d'une immense casserole de cuivre accrochée juste en face de lui. A côté de cette grand-mère casserole toute une ribambelle d'autres, des moyennes, des petites, des minuscules, ses filles, petites-filles et arrière petites-filles, sans doute, étincelaient en rang d'oignons dans une irréprochable symétrie.

— Eh bien? souffla Mme Trip d'une voix blanche de peur.

— Rien, répondit M. Trip avec un soupir de soulagement.

Il n'y avait rien en effet, pas même un grain de poussière sur le fourneau, absolument rien qu'un gros pavé, qui se prélassait sur l'évier avec des allures sans gêne, comme un pavé qui se sent chez soi et qui voudrait bien voir qu'on l'osât déranger. Et, de fait, on était tellement habitué à le voir là que ni M. ni Mme Trip ne firent attention à lui.

Ce fut un tort.

M. Trip ouvrit la fenêtre donnant sur le verger et appela une seconde fois :

— Mimosa! Mimosa!

— Ah! dit Mme Trip, si Mimosa est dans le verger, elle ne te répondra pas. Elle est...

Son doigt baissé vers la terre complétait sa pensée.

— Sottise, répondit M. Trip en fermant violemment la fenêtre, Mimosa peut être perdue, mais Sidonie ne peut pas l'être. On a pu voler une caniche de cinquante francs, mais on n'a pas volé une vieille bonne de soixante-cinq ans. Voyons là-haut.

Ils montèrent. L'escalier était sombre, étroit, les marches avaient sous leurs pieds d'inquiétants craquements; ils entendaient le bruit de leur respiration oppressée et le froissement des jupes de Mme Trip; ils étaient comme dans un bain d'air chaud. Ce ne fut heureusement que pour quelques secondes.

Le premier étage se composait de deux pièces

L'incendie

La face tournée vers l'Orient, le kaïd Abdel-Ben-Amar dormait, étendu à plat ventre sur les feuilles mortes, dans cette immense forêt d'Ain-Draham qui couvre tout le nord de la Kroumirie. Il arrivait à cheval de Soukaras et il se rendait à Tunis. Aucune voie ne reliait alors ces deux villes. Depuis le lever du soleil, il avait parcouru soixante kilomètres, au travers des broussailles et des terres incultes, sous un ciel de feu. Parvenu, enfin, au milieu de la forêt d'Ain-Draham, il avait mis pied à terre pour laisser reposer sa bête épuisée, et lui-même, accablé de fatigue, s'était couché à l'ombre d'un gros chêne.

On était en plein mois de Juillet. Il devait être près de midi. La chaleur frémissait, écrasante, sous la limpidité monotone du ciel. Un sirocco brûlant desséchait les herbes sauvages. Le silence était partout, troublé seulement, de temps à autre, par le cri rauque de quelque oiseau de proie qui s'envolait dans les grands chênes.

Depuis plus d'une heure, le kaïd dormait d'un sommeil lourd, gardant son fusil à son côté droit. De grosses gouttes de sueur perlaient sur son front. Son turban, dénoué, traînait à terre, se déroulait, ainsi qu'un serpent, autour

separées par un petit palier. A gauche, la chambre des deux époux, à droite un salon. Dans le salon, pas une housse de dérangée et, dans la chambre à coucher, M. et Mme Trip retrouvèrent intacts les trois mille francs en or qu'ils avaient laissés dans le tiroir d'un secrétaire.

Il fallait décidément éloigner toute idée de vol.

Au deuxième étage, dont la disposition était la même, une chambre d'ami et une pièce que M. Trip appelait pompeusement son cabinet de travail, et où il ne travaillait jamais, — régnait le calme de l'innocence.

Il ne restait plus à explorer que le grenier mansardé, auquel on atteignait par une quinzième de marches plus raides qu'un Suisse d'église qui aurait avalé sa hallebarde. C'était miracle que la vieille Sidonie, qui avait établi dans la partie gauche éclairée par la lucarne ses appartements particuliers, ne s'y fut pas vingt fois rompu les jambes. Sans doute la grande habitude, l'ayant quotidiennement escaladé matin et soir pendant quelque vingt ans. Elle se trouvait d'ailleurs, paraît-il, logée à son goût puisqu'elle avait mainte fois refusé la chambre d'ami que ses maîtres lui avaient mainte fois offerte.

De même qu'il avait une seconde fois appelé Mimosa par la fenêtre de la cuisine, de même M. Trip appela une seconde fois, d'une voix qui mit en fuite une famille de cloportes en train de faire, sur la dernière des quinze marches, une partie de campagne :

— Sidonie! Sidonie!

M. et Mme Trip prêtèrent l'oreille et, comme le peintre Robert égaré dans les catacombes, n'entendirent que le silence.

— Ha! dit la bonne Mme Trip en sanglotant de tout son cœur, ma pauvre Sidonie, ma pauvre Sidonie!

— Eh! ma bonne, il peut bien lui être arrivé quelque chose, sans qu'elle soit morte.

— Mais elle nous répondrait au moins.

— Et si elle est subitement devenue sourde, répondit triomphalement M. Trip. En tous cas, il faut savoir au juste à quoi nous en tenir.

Reste là, je monte.

de sa tête, laissant à découvert son crâne ras, d'où saillissait, longue et raide, l'unique mèche de cheveux très-sés, que portaient les Musulmans. Près de lui, dessellé et attaché par la bride à un tronc d'arbre, son cheval, un superbe coursier noir, résistant à toutes les fatigues, piaffait, la tête relevée, la bouche pleine d'écume, le poil encore fumant.

Une solitude immense s'abattait autour d'eux. Soudain, un hennissement prolongé de la bête, réveilla le kaïd en sursaut et le fit se dresser sur son seant. Il regarda son cheval, cherchant à s'expliquer. L'animal se débattait pour rompre la bride qui le retenait. Ses naseaux se dilataient, rouges comme du sang; il continuait à hennir en fixant sur son maître des yeux pleins d'épouvante et d'anxiété, comme pour le prévenir d'un danger imminent.

Abdel-Ben-Amar saisit son fusil, posa le doigt sur la détente, s'attendant à voir surgir tout à coup des broussailles quelque troupe d'assassins. Mais brusquement, comme il prêtait l'oreille, attentif au moindre bruit, d'effroyables cris de terreur, poussés par les femmes arabes, s'élevèrent dans le lointain, répétés de distance en distance, répercutés par les échos, emplissant la forêt: « *Elfa! Elfa! le feu! le feu!* »

Le kaïd pâlit. Il savait le danger terrible, la mort affreuse, presque inévitable qui le menaçait. Quand, en cette saison, par ces chaleurs torrides de juillet, l'incendie s'allumait de lui-même, par le seul effet du sol brûlant, dans ces vastes forêts africaines, en un instant, avec la vertigineuse rapidité d'un express lancé à toute vapeur, le feu, se communiquant d'arbre en arbre, de buisson en buisson, grâce aux tisons enflammés projetés par le vent, envahissait d'immenses superficies, réduisant tout en cendres, les chênes, les cabanes, les hommes, les bêtes, les végétaux, et la forêt entière se transformait en un désert de poussière que le premier orage dispersait

au hasard.

Vivement, Abdel-Ben-Amar s'élança vers un tertre voisin et grimpa au sommet d'un arbre dont la cime dominait tous les autres. Il voulait d'abord, s'orienter, se rendre compte des progrès de l'incendie, savoir dans quelle direction il devait fuir. Et, comme il promenait ses regards autour de lui, fouillant avec angoisse tous les horizons, un spectacle terrifiant frappa tout à coup sa vue. A dix lieues de là, vers l'ouest, un sinistre ouragan de ténèbres, couvrant toute la voûte du ciel, s'avancait à vue d'œil, en tourbillons de fumée, parcouru, par instants, de vives lueurs. Un grondement continu emplissait l'horizon, indistinct et vague, comme le bruit lointain de la mer par un temps d'orage.

Le kaïd comprit qu'il n'avait pas un moment à perdre. Il descendit, ressella son cheval frémissant, sauta dessus et s'élança ventre à terre, à travers la forêt, fuyant l'incendie, l'hydre envahisseur qui le poursuivait.

Il avait environ cinq lieues à parcourir pour se mettre à l'abri. Calculant la rapidité du feu d'après la vitesse du vent, il devait franchir cette distance en moins d'une heure, pour échapper à la mort. Une sueur froide baignait son visage, de longs frissons le parcouraient des reins à la nuque. Les chênes fuyaient derrière lui. Il précipitait sa course, rugissant à son tour, d'une voix étranglée par l'épouvante, pour exciter son cheval le cri de terreur qui, main-

Et empoignant énergiquement le bâton fixé au mur par des crampons qui servait de rampe, M. Trip, avec plus d'agilité que l'on en aurait attendu de sa rondelette personne, escalada l'échelle de meunier.

Arrivé devant la porte du grenier, un bon coup et :

— Sidonie!

Rien.

Second coup plus vigoureux.

— Sidonie!

Moins que rien.

Vlan! il enfonce tout, pousse un grand cri, recule, dégringole trois ou quatre marches et, désespérément, se raccroche des deux mains à la rampe qui, heureusement, ne cède pas sous son poids.

CHAPITRE III

Au cri de M. Trip en répondit un autre.
— Mon Dieu! Adolphe, elle est là! tu l'as vue!

Adolphe, après avoir à grand-peine recouvré son centre de gravité, était tellement occupé à rattraper sa respiration qui courait la préstantaine, qu'il ne put répondre immédiatement.

Ce court intervalle suffit pour faire passer devant les yeux de Mme Trip le spectacle de sa vieille domestique égorgée, râlant, mais respirant peut-être encore et implorant un peu de soulagement à sa douloureuse agonie. A cette idée l'excellente femme sentit renaitre tout son courage et même une partie de sa jeune souplesse, et, avant que son mari ait pu faire un geste pour l'en empêcher, elle avait à son tour, gravi les marches mal commodes, et plongeait à ses côtés un regard dans la chambre du crime. Car à n'en pas douter, il avait dû se passer là une scène de meurtre et de violence.

(A suivre.)

enant, retentissait de toutes parts ! Elfa ! Elfa !

Autour de lui, tout se sauvait, tout se précipitait aussi, dans une fuite éperdue, désespérée. Des hommes, des vieillards, des femmes portant leur enfant sur le dos, se dispersaient dans tous les sens, en poussant d'effroyables clameurs. La plupart chargés de paquets, des objets les plus précieux qu'ils avaient voulu emporter, les abandonnaient en route, pour être plus rapides. Une mère laissa là son enfant et, délivrée de ce fardeau, reprit sa course affolée, à travers la forêt. Les membres de la même famille, réunis, d'abord, en groupe, finissaient par se distancer : les uns, les jeunes hommes, plus agiles, prenant les devants ; les autres, les vieillards et les femmes, demeurant en arrière, faisant de vains efforts pour suivre les premiers. Les bêtes de somme, les chevaux, les ânes, les mulets, les

boeufs, échappés des écuries et des étables, fuyaient aussi, galopant dans toutes les directions. Des bandes d'oiseaux filaient à tire d'aile. Les animaux sauvages, les cerfs, les sangliers et les porcs-épics passaient en troupeaux ; et les chênes eux-mêmes, parcourus par le vent comme d'un frémissement d'épouvante, semblaient, aux yeux du kaid, se mêler à la débandade générale.

Il courait, il courait toujours, dévorant l'espace. Son cheval, emporté dans un galop furieux, passait au travers des hautes broussailles, franchissait les fossés, s'engouffrait dans les ravins, s'ensablait dans les buissons, se haurait, se meurtrissait à chaque obstacle. Il le pressait plus fort de ses jarrets nerveux, lui tournait le mors dans la bouche, lui enfonçait ses éperons dans les flancs. Lui-même dans cette fuite effrénée, avait perdu sa coiffure, et son crâne nu, luisant, apparaissait, avec sa mèche droite,

comme un casque surmonté d'une pointe. Cependant, l'incendie le gagnait de vitesse, le rattrapait. Déjà, des cris de détresse s'élevaient derrière lui. La chaleur augmentait ; le siroco, emportant le souffle de la mort, devenait plus brûlant ; des crépitements se faisaient entendre, de plus en plus rapprochés. Un grondement de tempête emplissait l'espace.

De temps à autre, le kaid regardait derrière lui. Il se sentait perdu. De minute en minute, l'ouragan redoublait de fureur. Des tisons enflammés passaient au-dessus de sa tête, transportés par le vent. Les feuilles mortes, les broussailles, les arbres s'allumaient devant lui. L'incendie commençait à l'envelopper de toutes parts ; un cercle de feu se formait autour de lui. Il courait, il courait toujours, dans un vertige de flamme et de fumée, ne distinguant plus rien, aveuglé par un nuage toujours plus

épais, enfermé dans des ténèbres que dissipaient tout à coup de sinistres lueurs. Il continuait à se précipiter avec une impétuosité vertigineuse au travers des tourbillons de fumée, poussant désespérément sa tête, cherchant, maintenant, à dépasser, à son tour, l'incendie. Dix kilomètres à peine le séparaient d'un village, en dehors de la forêt. Quelques minutes encore, si sa monture résistait, il était sauvé.

Mais, soudain, le kaid jeta un cri étouffé. Son cheval venait de s'abattre contre un obstacle. Tous deux avaient roulé à terre.

Abdel-Ban-Amar se releva. Il regarda son coursier qui gisait, les jambes cassées, roulant des yeux éteints. Alors, il tendit ses bras vers le ciel et attendit la mort dans l'attitude des Musulmans en prière.

PAUL BRUBAT.

La Semaine Amusante, par Henriot



Le départ des nègres. — Pourquoi chantez-vous la Marseillaise... ignorez-vous donc le « Chant du Départ » ?

— Et quand reviendrez-vous, à présent ?
— A la prochaine Exposition !
— Ah ben alors, vrai ! je crois que nous en avons pour longtemps !

La hausse, à la porte de l'Exposition. — Qu'est-ce qui n'a pas son ticket... d'mandez... les derniers tickets... deux sous le cent !

— Ah ! mon Dieu ! Ernest ! tu as donc été écrasé par un omnibus ?
— Non, non... je viens d'un Congrès... un orateur a essayé de me convaincre !

L'Exposition finit le 5 novembre et la Chambre rentre le 6. La France n'aura vraiment cette année que 24 heures pour respirer !

LE PNEU MICHELIN BOIT L'OBSTACLE

PELADE

Repousse garantie des Cheveux, Barbe, Cils, Sourcils, etc., tombés par plaques ou complètement. Conseils gratuits pour enlever les Pellicules, arrêter la Chute des Cheveux à tout âge et les faire repousser. Traitement complet 6^{fr} 15 franco. O. DONNET, 114, Rue Montmartre, Paris.

JOYEUX VIVEURS & CHANTEURS

Voulez-vous rire, faire rire et amuser vos amis ? Demandez les 6 catal. illustr. réunis p¹⁹⁰⁰ Nouv. trucs, farces, attraits, tours de physique, librairie, sorcell., magie, chansons, articles utiles, etc. Envoi gratis Maison D. Rigolet, 23, rue St-Sabin, Paris.

POUR MAIGRIR

réduire le Ventre, les Hanches, amincir la Taille, effacer les doubles mentons, etc. Indique gratis un moyen réellement infatigable, seul ne nuisant jamais à la santé et très facile à employer. Ce renseignement ne coûte rien. Il suffit de m'écrire et j'enverrai franco, par lettre fermée, l'indication de la Méthode. — CHARDON, 10, Rue Saint-Lazare, Paris.

DRAGEES D'ERGOTINE BONJEAN

Médaille d'Or de la Société de Pharmacie de Paris. EMPLOYÉES avec le plus grand succès CONTRE : HEMORRAGIES DE TOUTE NATURE

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MEDITERRANÉE

VOYAGES CIRCULAIRES A COUPONS COMBINABLES SUR LES RESEAUX P.-L.-M. ET EST

Il est délivré, toute l'année, dans toutes les gares P.-L.-M., des carnets individuels ou de famille, pour effectuer, sur ce réseau et sur celui de l'Est, des voyages circulaires à itinéraire tracé par les voyageurs eux-mêmes.

Réductions très importantes atteignant, pour les billets de famille, 50 0/0 du tarif général.

Validité : 30 jours jusqu'à 1500 kilomètres ; 45 jours de 1501 à 3000 kilomètres ; 60 jours pour plus de 3000 kilomètres.

Faculté de deux prolongations moyennant le paiement d'un supplément de 10 0/0 pour chacune. — Arrêts facultatifs.

N. B. — Les carnets sont constitués par une série de coupons reproduisant l'itinéraire. Chacun des coupons sert de billet pour le parcours correspondant. Cette mesure dispense les voyageurs de passer au guichet avant le départ et leur permet de sortir de la gare sans autre formalité que la remise, à la sortie, du coupon correspondant au parcours effectué.

COLLECTION VERMOT

Magnifiques volumes, tirés sur très beau papier glacé, illustrés de nombreux dessins originaux et ornés de superbes couvertures en couleur.

- ART DE TIRER LES CARTES (L.), illustré de nombreuses vignettes indicatives.
- CLÉ DES SONGES (LA), illustré de 150 dessins.
- JEUX DE SOCIÉTÉ (LES), illustré de très nombreux dessins.
- MENUS (LES) de M^{me} Durandeu, contenant 366 menus, avec les recettes des plats indiqués. — Nombreuses illustrations.
- MYSTÈRES DE LA MAIN (LES) ou l'Avenir dévoilé par les lignes de la main.
- ORACLE (L.), l'Avenir prédit aux jeunes et aux vieux.
- LA GRAPHOLOGIE, contenant de nombreux autographes et spécimens d'écritures.
- LE LANGAGE DES FLEURS, illustré d'un très grand nombre de figures.
- LE SAVOIR-VIVRE, Manuel de la bonne tenue, des usages du monde et de la politesse.
- HISTOIRES A SE TORDRE, par Mich. THIVARS, recueil des plus pittoresques causes célèbres, joliment illustré.
- CHANSONS ET RONDES ENFANTINES, texte et musique de toutes les rondes des enfants.
- CONTES DE FÉES, par Ch. PERRAULT, joliment illustré.
- FABLES DE LA FONTAINE, illustré de nombreux dessins.
- ROBINSON CRUSOÉ (LE) illustré.
- ROBINSON SUISSE (LE), joli volume illustré.
- SECRÉTAIRE DE TOUT LE MONDE (LE), contenant des modèles de lettres pour toutes les circonstances de la vie. Illustré.
- VIEUX LOUP DE MER (LE), ou les Drames de la mer, joliment illustré.
- VOYAGES DE GULLIVER, illustration de A. DENIS.
- PAUL ET VIRGINIE, superbe illustration de A. DENIS.
- LES CONTES FANTASTIQUES, par Maxime AUDOUIN, illustré de nombreux dessins.
- LES MILLE ET UNE NUITS. Aladin ou la Lampe merveilleuse — Ali Baba et les Quarante Voleurs.

En vente chez tous les libraires. Chaque volume franco par la poste contre 0 fr. 70 adressés à M. VERMOT, éditeur 6 et 8, rue Duguay-Trouin, PARIS

Toutes les bonnes Pharmacies détaillent le

SEL VICHY-ÉTAT

10 cent. Le Paquet pour un Litre d'Eau 10 cent.

Exiger sur chaque Paquet bleu la Marque Vichy-État

La Boîte, 50 paquets. 5 fr. ; — 25 paquets. 2 fr. 50 franco dans toute la France.

Env. gratis et franco de 2 Paquets sur demande au DEPOT, 31, Boulev. des Italiens, Paris.

RUBINAT-LLORACH

EAU MINÉRALE NATURELLE. Purgé immédiatement et sans irritation à la dose d'un verre à bordeaux.

MARQUE de GARANTIE ETIQUETTE JAUNE ÉCUSSON ROUGE

GUIDE DE LA BONNE CUISINIÈRE

Par M^{me} C. DURANDEAU

Un beau vol. de 432 pages, relié toile rouge

ILLUSTRÉ de plus de 200 Dessins originaux

FR. 50 DANS TOUTES LIBRAIRIES. Envoi franco contre 1 fr. 95 mandat ou timbres

M. VERMOT, Editeur, 6 et 8, rue Duguay-Trouin, PARIS

DENTITION SIROP DELABARRE

3^{fr} 50 SANS NARCOTIQUE (LE FLACON)

Facilite la SORTIE DES DENTS PRÉVIENT OU FAIT DISPARAITRE Tous les ACCIDENTS de la 1^{ère} DENTITION.

EXIGER LE TIMBRE OFFICIEL ET LA SIGNATURE DELABARRE FUMOUZE-ALBESPEYRES, 78, FAUB^g S^t DENIS, PARIS ET PH^{ies}

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au COALTAR SAPONINÉ LE BEUF son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des nourrissons, soins de la bouche qu'il purifie des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.

Le flacon, 2 fr. ; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Pharmacies SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

CHEMIN DE FER DU NORD

Services entre PARIS, le DANEMARK, la SUÈDE et la NORVÈGE

Deux express sur COPENHAGUE, trajet en 28 heures. Départs de Paris-Nord à 1 h. 50 et 9 h. 25 soir. — Départs de Copenhague à midi et 8 h. 13 soir.

Deux express sur STOCKHOLM, trajet en 43 heures. Départs de Paris-Nord à 1 h. 50 et 9 h. 25 ou 11 h. soir. — Départs de Stockholm à 7 h. et 10 h. 15 soir.

Deux express sur CHRISTIANIA, trajet en 53 heures. Départs de Paris à 1 h. 50 et 9 h. 25 ou 11 h. soir. — Départs de Christiania à 9 h. 40 matin et 11 h. 15 soir.

3000 FRANCS PAR AN — CHEZ SOI

avec la MACHINE A TRICOTER MONFORT, Mécanicien, 9, Avenue Victoria, PARIS. Renseignements et Tarif Franco sur demande.

LA SEVE CAPILLAIRE

fait pousser la barbe et les moustaches à 15 ans. Fait repousser les cheveux et cils. Effets prodigieux (2 méd. d'or, 10,000 lettres, félicités). Le double grand pot valeur 20 fr., vendu fr. 3 fr. le grand pot, 2 fr. ; le double grand pot, 10 fr. 75 timb. ou mand. à J. Perseel, ch^g 146, r. St-Antoine, Paris

FUSILS CHASSE

APRIX DE FABRIQUE Envoi FRANCO et GRATIS du Catalogue avec Remises et RÉPARATIONS VOUTIER, Armes, à St-ÉTIENNE (Loire).

CRÈME EXPRESS JUX

LE MEILLEUR DES ENCREMENTS FINS. Dans toutes les bonnes Epicerics.

POMMADE MOULIN

Guérit Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroïdes. Fait repousser les Cheveux et les Cils. 2^{fr} 30 le Pot franco Ph^{ie} Moulin, 30, r. Louis-le-Grand, PARIS

POUR RIEN

J'envoie le magnifique Catalogue illustré de Montres, Pendules, Bijouterie, prix et qualité de détail. En concurrence. Adresser demandes au GRAND COMPTOIR NATIONAL D'HORLOGERIE DE BESANÇON.

UNE RÉVOLUTION MÉDICALE

La guérison de l'obésité par osmose

Les physiologistes ont peine à se remettre de la surprise provoquée par l'entrée triomphale dans la pharmacopée courante de l'Eau déperditrice Stowe — cet incomparable fondant — découvert par le savant naturaliste qui lui a donné son nom, et dont les vapeurs seuls ont si tôt fait d'avoir raison de la polysarcie la plus accentuée comme de l'obésité la plus rebelle.

Songez donc ! Voici un philtre magique dans lequel les vertus des sucres de certaines herbes exotiques et du miel de certains animaux, combinées à celles de l'ode, du bromure et de la soude des fucus marins, aboutissent à un résultat tel qu'il suffit de s'en lotionner ou d'en verser quelques gouttes dans un appareil *sui generis* (l'évaporateur Stowe) glissé dans le lit pour que, dans la tiédeur des draps, ses exhalaisons dissolvent les tissus adipeux, sans que le patient éprouve la moindre fatigue, sans même qu'il s'aperçoive, si ce n'est à une délicieuse sensation de bien-être et de légèreté, de l'amaigrissement obtenu... N'est-ce pas extraordinaire, fabuleux, para-loxal, inespéré ?

La première idée qui a dû venir aux spécialistes, toujours un peu jaloux de leurs prérogatives et réfractaires aux innovations troublantes, a été de crier au charlatanisme, à la mystification. Malheureusement — heureusement plutôt ! — les faits sont là et force est bien aux plus intrançais de s'incliner devant leur évidence. Il serait quelque peu ridicule de s'inscrire en faux contre le témoignage reconnaissant des centaines et des milliers de personnes de tout âge et de tout sexe dont le ventre encombrant s'est volatilisé aux vapeurs réductives de l'Eau déperditrice Stowe.

Les physiologistes, interloqués, n'en reviennent pas. Le phénomène pourtant n'est pas, en fin de compte, aussi obscur qu'il en a l'air.

De même qu'on guérit certaines maladies des voies respiratoires par l'inhalation de gaz antiseptiques, par exemple, qui vont jusqu'au fond du parenchyme pulmonaire asphyxier les microbes pathogènes et détruire ou tanner les formations morbides, de même en faisant passer, en vertu du phénomène physique connu sous le nom d'osmose, telles ou telles vapeurs réductrices dans l'épaisseur de la peau, qui n'est autre chose qu'un vaste poumon collé à la surface du corps, on peut fondre sur place, sans perturber d'aucune façon la circulation humorale et sanguine, les gouttelettes de graisses emmagasinées à doses massives dans les mailles distendues du tissu connectif.

C'est précisément ainsi qu'agit l'Eau déperditrice Stowe, dont les vapeurs chargées de principes subtils, obéissant à une affinité exclusive pour la graisse, transsudent à travers la peau, se fixent sur les tissus adipeux et les dissolvent, sans toucher aux autres.

Toutes les semaines, plus de cent personnes se rendent au laboratoire de l'éminent naturaliste Stowe, 9, rue Montesquieu, au Palais-Royal à Paris. Chaque matin, le courrier apporte de tous les points du globe des milliers de lettres d'obèses venant lui demander le remède au mal qui empoisonne et compromet leur existence. Et à tous, le grand philanthrope qu'est Stowe donne ou envoie, toujours gratuitement, le moyen de retrouver, avec la sveltesse de la jeunesse, la santé et la joie de vivre.

Docteur H. DE THOMASSEY.

La Mode

Quels chapeaux adopterons-nous pour cette fin d'automne ? Grave sujet qui préoccupe beaucoup à ce moment et sur lequel chacun cherche à émettre des avis plus ou moins autorisés car le nombre des personnes qui se prétendent bien informées est incalculable, et ce serait une entreprise aussi vaine que difficile de chercher à se reconnaître au milieu de toutes ces opinions contradictoires.

Ce qui semble bien acquis, sans contestation possible, c'est que les modèles seront très différents de ceux de la dernière saison. Ils seront beaucoup plus larges, et de forme basse. Naturellement le feutre et le velours, seront presque exclusivement employés pour les faire, et jusqu'à présent le beige et le gris sont les tons de prédilection pour ces deux tissus. Comme garniture, des roses, des draperies de velours et des plumes dormeuses. Naturellement, les dispositions seront variées à l'infini, et comme toujours, le goût triomphera dans l'arrangement et l'habile disposition des matériaux choisis, bien plus encore que dans leur prix. Ainsi, on nous annonce que l'or sera beaucoup employé en garniture. Or, tout le monde sait par expérience combien cette matière éclatante soutient harmonieusement un ensemble lorsqu'elle est disposée avec un goût sûr, combien au contraire elle donne des tons criards, faux et vulgaires quand on l'emploie sans discrétion et sans mesure. Savoir choisir une forme; disposer des garnitures, c'est peu de chose en apparence, et cependant c'est tout l'art de la modiste, art compliqué, tout en délicatesse et en nuances, qui ne s'enseigne pas, à dire le vrai et qui n'appartient en propre qu'à de trop rares privilégiées.

J'ai vu tout récemment des modèles infiniment gracieux, mais je n'ose me lancer dans leur description : on est toujours en pareil cas ou trop incomplet ou trop proluxe; d'ailleurs, le chapeau est une chose trop individuelle, si j'ose dire, pour qu'on se lance, de parti pris dans la copie d'un modèle qui peut être très élégant à la main et

ne pas s'harmoniser avec l'ensemble d'une physiologie.

Que nos lectrices veuillent bien me permettre encore un conseil : qu'elle ne se hâte pas trop aux changements de saison, non seulement dans le choix de leurs costumes, mais encore dans celui de leurs chapeaux. La modiste a habituées depuis quelques années à de si brusques revirements qu'il vaut mieux attendre quelques jours pour voir se dessiner les différents modèles avant de faire un choix définitif.

Quelques lectrices ont bien voulu me consulter sur quelques travaux faciles qui leur permettraient de s'occuper pendant les soirées devenues plus longues.

Pour répondre de cette aimable invite, je donnerais à cette place, de temps en temps, quelques indications sommaires mais suffisantes, et je commencerai par la broderie en application.

Cette broderie consiste à appliquer sur une étoffe quelconque faisant fond, des découpures pri-



COSTUME EN FRAP SABLE AVEC BOLÉRO

ses dans une autre étoffe. On peut ainsi faire des stores, des panneaux, des rideaux, etc. Toute étoffe est propre à faire un fond; de la toile, de la mousseline, de l'étamine, ou bien encore des étoffes solides, peluche, satin, velours.

Presque toutes les étoffes appliquées doivent être doublées de papier de soie fin, afin qu'en les découpant elles aient une certaine consistance. On collera ce papier de soie avec la farine de froment, il faut qu'elle soit légère et exempte de grumeaux. Lorsque l'étoffe est ainsi collée avec grand soin, de façon à ce que la colle ne transpire pas, on la met sous presse pour la sécher et pour qu'elle ne forme aucun pli; pour cela, elle sera appliquée sur une planche polie, sur laquelle on collera plusieurs feuilles de papier très uni. On placera encore plusieurs feuilles de papier sur l'étoffe, puis un fort carton ou une planche, et enfin des objets lourds pour presser le tout.

Lorsque l'étoffe est bien sèche, on découpe tous les sujets, les ornements, les dessins, et on les transporte sur l'étoffe qui doit faire le fond, en les épinglant avec de fines épingles pour juger de l'effet; si l'on est sûr de soi, on peut coller les applications sur le fond avec la même colle, mais cette opération doit être très soigneusement et rapidement faite; puis, ayant monté l'étoffe sur un métier, on borde le contour des sujets, soit avec une petite ganse cousue à points de surjet lâches, soit avec un point de feston lâche, soit avec un point cordonné, mais en faisant bien attention de retenir dans le point les bords de l'étoffe de manière à ce qu'ils ne s'affilent pas.

On peut encore entourer les bords du dessin d'un sertissage au point de Boulogne ou de tout autre point. On choisira de préférence pour ce sertissage des couleurs neutres ou rentrant dans le ton de l'étoffe appliquée.

Les sujets et ornements sont reliés les uns aux autres par un point cordonné, fait sur le fond même.

Toutes les personnes qui emploient la Crème Simon ont, aussi, adopté la Poudre de riz Simon et le Savon à la Crème Simon. Le flacon de voyage à 3 francs est très pratique. Médaille d'or à l'Exposition universelle, Paris, 1900.

CAUSERIE FINANCIÈRE

Longtemps indécises et même lourdes jusqu'à ces derniers temps, les tendances ont fini par reprendre un aspect plus satisfaisant, et la clôture de la semaine permet de mieux augurer des dispositions futures de notre marché.

Les différences que nous avons à enregistrer d'une semaine à l'autre, sur le marché de nos rentes, n'ont qu'une importance médiocre, mais elles indiquent toutefois un revirement favorable.

Le 3 0/0 finit la semaine 100,15 à terme et à 100 fr. au comptant. Le 3 1/2 0/0 s'établit s'établit à 102,35 à terme et à 102,15 au comptant.

Les obligations de la Ville de Paris n'ont pas sensiblement baissé, mais elles conservent toutefois, la même animation.

Les fonds étrangers dans leur ensemble n'ont que fort peu varié, et sauf sur l'Extérieure espagnole, n'ont donné lieu qu'à des échanges restreints.

La rente italienne reproduit à peu près son cours d'il y a huit jours, à 93,50.

Il paraît difficile que la rente italienne se relève tant que ne sera pas tranchée la question de la réforme des impôts, si importante, à la fois, tant au point de vue politique qu'au point de vue économique et financier.

L'Extérieure espagnole est toujours très mouvementée, sans toutefois modifier beaucoup son niveau de la semaine précédente.

On est généralement convaincu que le Convenio de l'Extérieure espagnole n'aboutira pas. Une cause qui pèse sur les fonds espagnols, est l'incertitude qui règne à l'égard du prochain budget et des dépenses extraordinaires dont il est menacé.

La rente portugaise clôture à 23,45. L'obligation 4 1/2 0/0 est plus faible à 196,50 de même que l'obligation 4 0/0 à 145.

Les fonds russes ont souffert de l'hésitation générale du marché.

Les fonds ottomans sont calmes. Les séries B, C et D s'échangent respectivement à 46,30, 25,25 et 22,55. La Priorité est revenue à 483, la Consolidée à 424 et la Douanes à 505.

Les fonds austro-hongrois subissent l'influence de la mauvaise tenue du marché de Vienne. Le 4 0/0 autrichien ou clôture à 97,65 et le 4 0/0 hongrois or à 96,35.

Les fonds égyptiens conservent leur habitude fermée. La Daira vaut 102,50, l'Unifiée 106, la Privilegiée 100,99 et la Domaniale 104.

Des fonds brésiliens restent mal influencés. Le 4 1/2 0/0 Brésilien fait 65,50 et 4 0/0 64,90. Le Funding reste à 84,30.

Les fonds argentins payent également leur tribut à la baisse. L'obligation argentine 5 0/0 1886 reste à 469.

Après s'être quelque peu ressenti des mauvaises dispositions du début, de la semaine, le marché des sociétés de crédit avait en dernier lieu une tendance meilleure.

Les actions de la Banque de France, qui clôturaient la semaine dernière à 3,970 fr. au comptant, montent à 4.000 fr.

Les actions du Crédit Foncier de France, qui avaient repris à 669 fr., se tiennent aux environs de 660 fr.

Les obligations foncières et communales restent demandées par les capitaux de placement, en raison des nombreux avantages qu'elles offrent et dont le moindre, aux cours actuels, est la perspective de plus-values importantes.

La Banque de Paris a été mouvementée. On la retrouve à 1,100 fr. Comptoir national d'Escompte de Paris, 592 fr. au comptant, contre 595.

Le Crédit Lyonnais, que nous laissons à 1,075 fr. finit à 1,096 fr.

La Société générale reste ferme à 609.

Le restant de ce groupe ne donne lieu à aucune variation appréciable.

Les actions de nos grandes Compagnies de Chemins de fer, d'abord de nouveau hésitantes, se sont relevées ensuite grâce aux achats du comptant.

Le Lyon se traite à 1,840 fr. à terme et à 1,835 fr. au comptant, contre 1,817 fr. et 1,815 fr. jeudi dernier; Nord 2,325 fr. à terme, en léger recul de 2 francs, et 2,330 fr. au comptant, en avance de 5 francs; Midi, 1,297 fr. au comptant, contre 1.300 fr.

L'Est est à 1,100 fr. au comptant, contre 1,095 fr.; Orléans, 1,739 fr. au comptant, en plus-value de 9 francs, et 1,735 à terme, en bénéfice de 4 francs; Ouest 1,071 fr. au comptant, contre 1,078.

Parmi les Valeurs industrielles, les titres du Suez sont en bonne reprise: l'action s'est avancée à 3,540. Signalons aussi le réel mouvement de hausse du Rio-Tinto à 1,501.

LE MÉDECIN DE LA MAISON

Pose des sangsues.

Tout le monde ne sait pas poser les sangsues : voici un moyen bien simple : on les place dans un verre à liqueur que l'on applique sur la partie malade en le renversant; on ne retire le verre que lorsque les sangsues sont prises. Si les petites plaies saignent plus longtemps que ce qu'aurait ordonné le médecin, on arrêterait l'hémorragie au moyen d'un morceau d'amadou.

On fait dégorger les sangsues en leur mettant du sel sur le dos, on les met ensuite dans un bocal rempli d'eau fraîche. Les sangsues peuvent servir deux ou trois fois, mais il faut au moins quinze à vingt jours d'intervalle.

Tisane contre le scorbut.

Prenez : racines de raifort sauvage, ou, à leur défaut, celles d'année ratissées et coupées par tranches, 30 grammes; racines de pyrethre concassé; 2 grammes, faites bouillir les racines

Convalescents, travailleurs, cyclistes, chasseurs, touristes, penseurs, voulez-vous recouvrer vos forces épuisées par la maladie, le travail ou les excès, résister aux fatigues les plus dures, combattre l'essoufflement, rendre l'activité à votre cerveau affaibli? Usez du Glycéro-Kola ou du Glycéro-arsenié Henry Mure. Notice gratis.

Un flacon, 1 fr. 40; 2 flacons, 3 fr.; franco contre mandat poste adressé à la maison Henry Mure, à Pont-Saint-Esprit (Gard).

CARNET DE LA MÉNAGÈRE

Nettoyage de bijoux en or.

Pour nettoyer les bijoux en or, on trempe une brosse douce dans de l'eau, on la frotte avec du savon et on en brosse doucement l'objet que l'on veut nettoyer, pendant une ou deux minutes seulement; nettoyez-le ensuite jusqu'à ce qu'il soit bien clair; essuyez-le, et mettez-le auprès du feu, jusqu'à ce qu'il soit bien sec.

Faites alors brûler un morceau de pain, réduisez-le en poudre très fine et frottez-en vos bijoux avec un cuir doux.

Destruction des cousins.

Le moyen le plus simple pour se débarrasser des cousins qui peuvent se trouver dans une chambre où l'on doit se coucher, et dont on aura fermé les fenêtres, consiste à placer au milieu de la chambre une lanterne allumée dont les verres auront été enduits de miel à l'extérieur. Les insectes attirés par la lumière s'enlèveront et ne pourront se dégager.

Vin aromatique.

Plantes aromatiques..... 30 grammes.
Vin rouge..... 1/2 litre.

On emploie comme plantes aromatiques les décoctions de feuilles de noyer, d'espèces aromatiques (lavande, romarin, sauge, etc.), d'écorce de quinquina, d'écorce et de feuilles de chêne.

Faites-les macérer pendant huit jours, et passez. Ce vin est employé, à l'extérieur, au pansement des ulcères.

Conservation d'oseille.

Faites bouillir de l'eau, salez amplement, jetez dedans l'oseille épluchée, faites faire deux ou trois bouillons, laissez égoutter sur un tamis pendant vingt-quatre heures. Quand elle est parfaitement égouttée, mettez-la dans des pots de grès, faites fondre du beurre que vous verserez par-dessus, ce qui empêche l'air d'y pénétrer, couvrez d'un papier.

Quelques plats pour la Semaine

En maigre	En gras
Potage velouté maigre.	Potage Saint-Germain.
Honchet aux écrevisses.	Rognons de mouton brochettes.
Pellets truités à la meunière.	Côte de boeuf rôtie.
Pommes de terre sautes hollandaises.	Choux de Bruxelles au beurre.
Galette au kirsch.	Gâteau aux amandes.

Honchet aux écrevisses.

On prend quinze écrevisses que l'on fait cuire dans l'eau avec du sel; quand elles sont bien rouges, on les retire; on ôte les queues, que l'on épluche et qu'on met dans un peu de lait; on pile les carcasses, que l'on met dans une casserole avec un morceau de beurre; quand elles risolent, en ajoute un litre de lait, on fait cuire, puis on passe et on laisse jusqu'au lendemain. On bat alors huit œufs que l'on met dans le lait réchauffé et on tourne comme pour une crème. Quand le tout a épaissi, on verse dans un moule en forme de couronne. On fait une sauce blanche, à laquelle on ajoute le beurre qui s'est formé au-dessus du lait en refroidissant. Quand le plat est dressé, on verse la sauce au milieu; on garnit la crème avec les queues d'écrevisses.

Distractions et Jeux d'esprit

1° Charade.

Mon premier est d'un grand usage;
Mon second rend l'homme sage,
Mon tout fait partie d'un dîner,
Et mon entier se fait dans mon premier.

2° Logogriphe

Que suis-je? où suis-je? — En vérité,
Je serais bien embarrassé,
Messieurs, s'il fallait vous le dire.
Quand l'homme éprouve des malheurs,
Il en accuse mes rigueurs,
Et ne cesse de me maudire;
Je suis, dit-il, capricieux...
Il n'en est plus ainsi lorsqu'il devient heureux
Alors ce n'est pas moi qu'il vante:
Son bonheur il le doit au mérite, au talent;
Et cependant le plus souvent
C'est encore à moi seul qu'il doit ce qui l'en-
chanté.

De mes quatre éléments si vous en coupez deux,
Les deux restants, souvent, rendront moins
[malheureux]

Ceux à qui mon tout est contraire :

Mais changez un seul caractère,
Vous finirez par avoir tort
Si vous ne trouvez pas, messieurs, que je
[suis mort.]

Solutions de l'avant dernier numéro :

1° Logogriphe.

FEROE — FER — FER

Solutions justes : Maf. — Eudale Trebach à Morancé. — A R à Nage. — Un Nemrod à Audenge. — Corsique. — L'agile A. Gilles. — Taprobane. — Spiritus luminosus.

Omis dans le dernier numéro : A. de Vries à Hal (Belgique); Brucelli, à Tunis.

Le gérant : HOUDIN.





La fête des Vendanges à l'Exposition